

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
 Un an, 24 francs ; — Six mois, 14 francs ; — Trois mois, 6 francs.  
 Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
 Le volume semestriel : 14 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
 LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 284 FRANCS.  
 Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
 à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
 9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

44<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 680. — 25 Avril 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
 13, QUAI VOLTAIRE  
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
 Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
 à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## INSURRECTION

EN CATALOGNE

La conscription est devenue en Espagne le mot d'ordre de toutes les insurrections.

En qualité de mères, de sœurs ou de fiancées, les femmes se montrent les plus implacables adversaires du recrutement, qui leur prend un fils ou un frère, ou bien leur fait attendre un mari trop longtemps, quand toutefois elle le leur rend intact.

La dernière insurrection, celle qui a éclaté à Barcelone et dans plusieurs localités de la Catalogne, nous montre avec quelle vigueur le sexe faible, en Espagne, sait résister à l'impôt du sang. Les femmes de Gracia se sont surtout distinguées par l'énergie de leur protestation. Elles ont pris d'assaut la maison consistoriale (*Casa Consistorial*), et obligé l'alcade et ses conseillers à se retirer devant leur colère. La présence des soldats sur la place ne les a pas inti-



ESPAGNE. — Les femmes brûlent les registres de l'état civil au balcon de la maison consistoriale de Gracia.  
 (D'après notre correspondant M. Padro.)

midées, et quand l'heure est venue de commencer les opérations du tirage au sort, elles ont envahi la maison commune après en avoir forcé les portes. Une fois dans la place, main basse a été faite sur les meubles, sur les registres de l'état civil, sur les listes de conscription, sur les urnes dans lesquelles chaque conscript plonge la main pour en retirer son numéro, et le tout a été jeté par les fenêtres. Pendant que les unes procédaient à ce déménagement révolutionnaire, d'autres, non moins ardentes, apportaient sur la place de la paille et des fagots. Bientôt meubles et papiers étaient entassés sur un bûcher improvisé, et une allumette chimique donnait le signal de l'auto-da-fé insurrectionnel. Le feu consume le travail des ébénistes et des greffiers municipaux. La conscription s'en allait en fumée, au cri général de : *Abajo las quintas!*

M. V.



## SOMMAIRE

## TEXTE

Courrier de Paris, par Pierre Véron. — La foire aux jambons, par Léo de Bernard. — Les armes illustrées de Jérusalem, par Henry de Montaut. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — La semaine littéraire, par Philippe Dauriac. — Le Barbier de Tarascon, par Germaine Boué. — Le cirque romain de la rue Monge, par Léo de Bernard. — Théâtres, par Charles Monselet. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Funérailles de la fille de l'ex-roi de Naples, par A. Bonifazi. — Insurrection en Catalogne. — Chez le coiffeur, par Crafty. — Les chemins de fer du Sud-Est Belge, par Mac Vernoll. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Les Magasins de la ville de Saint-Denis. — Chronique élégante, par la comtesse A. de Boretly. — M<sup>lle</sup> Elise Guloten.

## GRAVURES

Troubles d'Espagne : Les insurgés brûlent les registres de l'état civil au balcon de la maison consistoriale de Garcia. — La foire aux jambons : Les acheteurs; les bibelots; les pick-poket; inspection et dégustation des jambons. — Armes illustrées de Jérusalem, fac-simile du croquis envoyé par un pèlerin. — Visite de l'Empereur aux ruines du cirque romain de la rue Monge. — Espagne : La population de Garcia, soulevée, détruit la voie ferrée. — Funérailles de la fille de l'ex-roi de Naples. — Espagne : Les insurgés construisent une barricade dans la villa du marquis de Cruilles. — Chez le coiffeur, dessin de Crafty. — M<sup>lle</sup> Elise Guloten. — Quelques toilettes de printemps de la Ville de Saint-Denis.

## COURRIER DE PARIS

Semaine de jeux et de ris.

Ne s'agissait-il pas de secouer le poids des ri-  
goureux du carême?...

Quoiqu'au fond la coquetterie n'ait rien perdu  
aux mortifications de la piété accommodante qu'on  
pratique à Paris, nos élégantes trouvent en effet  
moyen d'amalgamer le futile et le sacré dans des  
proportions dont aucune chimie ne saurait donner  
l'idée.

Tant pour Dieu, tant pour le monde.

Témoin cette comtesse qui disait à la baronne  
son amie :

— Chère, avez-vous entendu le père Félix ?

— Non.

— Ah! vous êtes impardonnable... Allez-y vite...

*C'est une Patti dans son genre.*

Cependant, et malgré ces façons de tempérer les  
exigences de la foi, quand arrive le renouveau  
pascal, c'est une explosion universelle; chacun,  
bien entendu, festoyant à sa manière. Dans les ré-  
gions aristocratiques, reprise des raouts, concerts et  
sauteries; dans les sphères moins ambitieuses, dé-  
lices de la foire au pain d'épices.

Quel est-il donc celui qui le premier a prétendu  
que la nation française est une nation changeante?  
Je voudrais bien connaître son nom pour le con-  
fondre publiquement.

Changeants, les Français! eux les routiniers par  
excellence! eux qui continuèrent pendant trois  
siècles à faire la même chose à la même époque,  
uniquement parce que leurs devanciers l'ont faite  
avant eux!

A l'appui de ce que j'avance, voyez la foire au  
pain d'épices.

On offre cent mille francs de récompense à qui  
trouvera quelle peut bien être sa raison d'être au-  
jourd'hui.

Les fureteurs, qui se font de l'érudition commode  
et lucrative en feuilletant et recopiant les bouquins  
oubliés, vous expliqueront, si vous le voulez, les  
origines de cette kermesse purgative.

Quant à la raison qui en a prolongé l'existence  
jusqu'en l'an de plébiscite 1870, bien malin qui  
parviendra à la découvrir.

Le pain d'épices n'est même pas un prétexte, car  
jamais aucune consommation ne fut plus inutile et  
moins appréciée... Que ceux qui aiment le pain  
d'épices lèvent la main!... Personne! J'en étais  
sûr.

Donc le pain d'épices est écarté. Mais alors, pour-  
quoi Paris se complait-il à faire ainsi plusieurs ki-  
lomètres pour aller au sommet du faubourg Saint-  
Antoine chercher ce qu'il rencontrera demain  
dans les cent cinquante fêtes qui font aux envi-  
rons de la capitale une ceinture de joies.

Et pourtant, (jusqu'où peut aller la con-  
science d'un chroniqueur épris de ses devoirs!) et  
pourtant j'ai escaladé, moi aussi, ces hauteurs; moi  
aussi j'ai scrupuleusement passé en revue toutes les  
barraques de petit et grand format, dans l'espoir de  
découvrir quelque primeur foraine, quelque excen-  
tricité digne d'être notée sur le calepin du re-  
porter.

Rien! Rien! Rien! comme disait jadis M. Des-  
mousseaux de Givré, un honnête homme de dé-  
puté dont le nom a dû à cette exclamation une cé-  
lébrité à la portée de toutes les intelligences.

Non, rien absolument de neuf ou d'excentrique.

Toujours les mêmes chevaux de bois évoluant  
aux sons d'un orgue qui a le mal de mer, ainsi que  
l'attestent ses hoquets intermittents! Toujours ces  
figures de cire piquant la curiosité à l'aide d'un ca-  
binet secret, où, moyennant un supplément, on ne  
voit que ce qu'on a déjà vu à côté! Toujours l'ina-  
movible Hercule, les immuables parades, l'inévi-  
table femme à barbe.

Bilboquet, tu te rouilles, mon camarade. Com-  
ment! pas les moindres frais d'imagination!

Par exemple, des Troppmann à la centaine dans  
les vues d'optique et dioramas. Troppmann tuant,  
Troppmann tué, Troppmann creusant la fosse,  
Troppmann en cellule. Puis aussi le domestique  
Lombard égorgeant sa maîtresse... Et d'autres ta-  
bleaux d'un haut enseignement.

Gavroche, qui passait par là, eut une réflexion  
pittoresque :

— Ah! ben non, fit-il, en venant appliquer son  
œil à la lentille d'un de ces établissements... En  
v'la assez du conservatoire de la guillotine!

Le fait est qu'on se demande par quelle inexpli-  
cable tolérance la police, si chatouilleuse ailleurs,  
laisse ces orgies de coups de couteau s'étaler ainsi à  
tous les regards.

Je me trompe quand j'affirme que je n'ai  
déjà aucune nouveauté au square du Trône.

Il en est jusqu'à deux que je puis compter.

La première, c'est la mode adoptée par ces dames  
les colosses, d'offrir leurs photographies aux visi-  
teurs qui les ont honorées de leur admiration.

En payant, bien entendu!

Vous imaginez-vous ces artistes au poids, se per-  
suadant qu'un amateur éprouverait le besoin d'em-  
porter chez lui ou de porter sur son cœur cette  
suave image d'une Héloïse de cent cinquante kilos!

L'innovation, c'est une lutteuse qui tombe les plus  
intrépides athlètes.

Elle a même un mot exquis, cette combattante.  
Lorsqu'elle a couché son adversaire masculin sur  
la sciure de bois et que les épaules ont touché, elle se  
redresse superbe et d'une voix de rogomme :

— Y en a qui parlent dans des conférences de ré-  
clamer les droits de la femme, moi je commence  
tout de suite.

Que pense M<sup>me</sup> Audouard de cette confrère?

J'ai dit que l'émoi avait été général, en cette  
huitaine.

A l'autre extrémité du monde parisien, en effet,  
les courses de Longchamps reentraient en fonctions.

Il n'y a pas à dire, il est admirable cet hippo-  
drome de Longchamps, avec son horizon de bois  
et sa riche ceinture de coteaux. Voici Suresnes,  
dont le vin atteste que feu Henri IV était un piètre  
dégustateur; voilà Puteaux, aux usines fumantes  
dont l'aspect noirâtre a l'air de vouloir rappeler aux  
heureux de ce monde qu'il y a une question ou-  
vrière à l'étude. Dans cette direction, c'est Saint-  
Cloud, au clocher svelte et coquet émergeant des  
maisons que frange une lisière de verdure. Plus  
au loin, c'est le parc populaire, c'est Sèvres, Meu-  
don... Toutes les oasis parisiennes groupées comme  
pour lui faire cortège autour du turf privilégié.

Vous conviendrez que cette mise en scène, à elle  
seule, est déjà faite à souhait pour le plaisir des  
yeux.

Mais la piste! mais les tribunes! mais l'enceinte  
du pesage! Quel brouhaha joyeux! quelle gaieté  
printanière! L'enceinte du pesage surtout est, au  
bois de Boulogne, une des curiosités de la vie mo-  
derne.

Au premier rang ou sur les chaises, toutes les  
notabilités féminines de la haute fashion. On dirait  
autant de canons braqués et prêts à faire feu sur le  
téméraire assez osé pour se promener sous les bat-  
teries convergentes de toutes ces paires d'yeux.

Par là les notabilités du sport. Voilà le comte de  
Lagrange, toujours le chapeau légèrement incliné  
sur l'oreille, toujours souriant de son sourire à lui,  
toujours rougeaud, toujours tirant la jambe, tou-  
jours braquant sa lorgnette monumentale que X...  
a surnommé l'obusier à deux verres,

Voilà M. Schickler, froid, impassible, allemand  
enfant. Voilà M. Delâtre, aux blonds favoris, sur-  
veillant d'un œil anxieux sa belle jument *Cerdagne*.  
Voilà le duc d'Hamilton, visage coloré et replet,  
moustache dorée, cheveux en brosse. Voilà M. Mer-  
ton en turf *Dower*, contraste vivant avec le précé-  
dent; aussi noir que M. Hamilton est clair en ses  
teintes; M. Merton, très-haute personne, dont les  
primes arrivent plus souvent premières que les  
chevaux.

Derrière les tribunes, tandis que les coursiers, en-  
core cachés sous la housse, tournent paisiblement  
en rond autour du gazon, les agioteurs du ring font  
rage. Partout sont installés les *booch machers*, dont le  
nombre va grossissant; ils offrent aux parieurs des  
cotes plus ou moins fantaisistes. Et ce sont des  
appels glapissants, des interpellations, des refus, des  
demandes... L'agiotage en plein vent.

Tableau d'un pittoresque sans égal, et qui prouve  
à quel point nous sommes décidément anglomanes!

Comme bien vous pensez, il fait bon ne venir  
ici que le carnet au poing.

On y fait tant de nouvelles à la main sans le sa-  
voir ou en le sachant.

Exemple :

Passait un monsieur orné de plusieurs rubans  
aussi étranges qu'étrangers.

Deux promeneurs se retournent.

« Tu sais... c'est Z... »

— Celui qui a eu des difficultés à la Bourse?

— Lui-même.

— Il a l'air fier comme Artaban.

— Parbleu! Il a embroché son créancier.

— Comment?

— Rien de plus simple... On s'est querellé... on  
est allé sur le terrain, et c'est l'autre qui a reçu du  
fer au lieu d'argent.

— Parfait... Alors, c'est un monsieur qui rem-  
place les différences par des différends... »

— O Mathilde!...

La Mathilde dont je veux parler n'est pas l'idole  
de mon âme, mais bien la pièce reprise à la Porte-  
Saint-Martin.

Je ne me mêlerai en rien de critiquer la pièce.  
Une observation seulement sur la façon même dont  
se composaient les menus dramatiques d'autre-  
fois. *Mathilde* fut un des drames qui donnèrent le  
signal d'un véritable débordement sur l'affiche. De là  
datèrent les ouvrages en huit, dix, douze tableaux,  
qui étaient autant de véritables actes. Le public en  
vint à une telle voracité qu'il lui fallait des repré-  
sentations commençant à six heures du soir, sans  
parler des doubles soirées de *Monte-Cristo le nec plus  
ultra!*

Cette passion pour la quantité préférée à la qua-  
lité sévit à un tel point que les scènes dites littérai-  
res elles-mêmes furent obligées de se conformer à ce  
goût désordonné.

Ce fut alors que ce pauvre Lireux, qu'on enter-  
rait dernièrement, inventa un procédé que les vrais  
impérialistes ont tous oublié, et qui mérite, puisque  
l'occasion s'en présente, d'être raconté.

Le dimanche était en ce temps-là pour l'Odéon  
à peu près le seul jour de recette probable. Mais  
encore fallait-il lutter contre la concurrence, qui  
étalait ses affiches effroyablement garnies.

Que fit Lireux?



Il imagina une combinaison étincelante de beauté. Deux grandes pièces en cinq actes le même soir. Deux ! une tragédie d'abord, puis une comédie. Cela faisait sur les masses un effet prodigieux, irrésistible. Toutefois, une difficulté, qui avait bien sa petite importance, surgissait.

Même en levant le rideau à cinq heures de l'après-midi, on n'aurait pas pu parvenir à finir avant minuit, et ce n'était pas l'affaire de Lireux, qui tenait à ne pas payer l'amende, l'Odéon n'ayant pas le moyen de faire de telles folies.

Savez-vous à quel expédient Lireux recourut ?

Avant même que le guichet des buralistes s'ouvrit, la représentation commençait à l'intérieur et commençait tout simplement par le troisième acte de la tragédie. Lorsque ensuite le public entra dans la salle, ceux qui arrivaient, ou bien se persuadaient qu'ils avaient manqué la première partie de l'ouvrage, ou bien, s'ils étaient peu versés dans la littérature classique, écoutaient tranquillement et trouvaient que cela commençait très-bien ainsi.

Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais une réclamation ne se produisit. Avis au directeur contemporain qui désirerait renouveler l'expérience.

La musique a eu aussi sa petite solennité en cette semaine décidément ultra féconde. Adeline Patti a fait entendre aux Parisiens une nouvelle édition de la *Fille du régiment*, cette charmante fantaisie de Donizetti.

Donner une première de cette importance un dimanche, et un dimanche de Pâques encore, devait renverser toutes les traditions, et il ne fallait rien moins que la fascination exercée par l'enfant gâtée des Italiens pour amener ce soir-là dans la salle Ventadour toutes les notabilités de Hig-life qui y étaient rassemblées.

Albert de Lasalle vous parlera de la crânerie déployée par l'incomparable virtuose; moi, je m'en suis tenu aux propos du foyer, car j'ai eu la chance de rencontrer le savant docteur X... qui m'a raconté sur Donizetti, dont il fut l'ami intime, une anecdote tout à fait inédite et non moins authentique, ce qui est si rare.

C'était précisément à l'époque où Donizetti écrivait la partition de la *Fille du Régiment*.

Depuis longtemps il avait demandé au docteur X..., qui s'occupait beaucoup de la question de l'aliénation mentale, de le mener visiter une maison de fous.

On prit rendez-vous pour un dimanche.

Le musicien fut exact. Le médecin aussi, et la visite commença.

Mais à peine avait-on parcouru la moitié du premier étage, où se trouvaient les fous agités, que tout à coup Donizetti saisit violemment le bras de son guide et s'évanouit tout de son long dans les bras d'un gardien.

Il fallut plus d'une heure pour le faire revenir à lui, et il garda la chambre pendant trois jours. Quand on l'interrogeait sur les causes de cette syncope bizarre, il répondait avec une intonation d'épouvante dont il était impossible de ne pas être frappé :

— Je ne sais pas, mais il m'a semblé me voir là-dedans.

— De ce jour-là, me dit le docteur X... en concluant, ma conviction fut faite. Il y avait dans le regard du pauvre homme de génie une lueur particulière à laquelle on ne pouvait se tromper. Cela est si vrai que quand vous viendrez me voir, à cette date, sur un carnet de notes que j'ai conservé comme tous ceux qui, d'ailleurs, me serviront un jour à écrire mes mémoires, je vous montrerai cette mention trop tôt vérifiée :

« Du ..... — Donizetti mourra fou. »

De la folie, cette effroyable misère humaine, nous tombons dans une autre infirmité presque aussi lamentable.

Qu'y faire? c'est l'actualité qui le veut ainsi et qui nous oblige à annoncer la prochaine disparition d'un des établissements les plus singuliers du Paris passé.

J'ai nommé le *Café des Aveugles*.

Il est dit que le Palais-Royal ne conservera rien,

absolument rien de tout ce qui fit jadis sa renommée. Le café Lemblin est mort le premier, puis le café Foy, puis Véry, puis le café Hollandais. C'est maintenant au tour du café des Aveugles.

Je ne sais s'il vous est arrivé jamais de descendre dans ce sous-sol musical qui va être ou fermé ou adjugé au plus offrant pour y installer tel genre d'industrie qu'il jugera convenable. Si vous n'avez pas eu la curiosité de faire la connaissance de ce singulier souterrain, regrettez-le, car vous aurez perdu un des spectacles les plus bizarres qu'il fut possible d'imaginer.

Figurez-vous une salle basse et étroite parsemée de tables de marbre et garnie de banquettes éraillées.

A une extrémité, un comptoir, à l'autre bout, un semblant de scène. Sur cette scène, rangés en hémicycle, une demi douzaine de vieillards, à l'aspect misérable, aux yeux sans regard, râclaient du violon, soufflaient dans des clarinettes, agaçaient des cornets à piston. C'étaient les aveugles.

Comment il put jamais venir à l'esprit d'un entrepreneur de plaisir l'idée saugrenue d'égayer ses consommateurs en leur exhibant une collection d'infirmes, c'est ce que je n'ai jamais pu réussir à comprendre. Cela n'en durait pas moins ainsi depuis quarante-cinq ans. Pas avec le même personnel bien entendu.

Lorsqu'un des musiciens trépassait, on pourvoyait à son remplacement. Vous représentez-vous d'ici, dans les *Petites Affiches*, un avis ainsi conçu :

— On offre une place de violon dans un concert, inutile de se présenter si l'on voit clair.

Les artistes qui travaillaient ainsi à plusieurs mètres au-dessous du macadam étaient presque tous pensionnaires des Quinze-Vingt. Ils gagnaient la somme exorbitante de vingt-deux sous par soirée de six heures à minuit.

Qui le croirait, il y avait des drames intimes dans ce monde-là.

A côté des aveugles, en effet, fonctionnaient des représentations dramatiques. Quelles représentations, bon Dieu ! Sur un petit coin de la même scène, on jouait des pièces à deux personnes. Quelles pièces, juste ciel ! Ce qui n'empêcha pas, il y a quelques années, un des aveugles de devenir bel et bien amoureux de la jeune première, et comme elle le repoussait, de s'en aller une nuit, à la sortie du café, se jeter dans la Seine.

Ce n'était pas tout. Aux *Aveugles*, le répertoire comportait des variétés infinies. Là, fleurissaient encore deux spécialités tombées en désuétude. *L'Homme à la Poupée* et *le Sauvage*. Le succès de *L'Homme à la Poupée* remontait au fameux Fitz-James, le célèbre ventriloque qui se fit tuer en faisant le coup de fusil contre les alliés. Du temps de Fitz-James, c'était une fureur d'aller au caveau en question en compagnie de quelque provincial naïf à qui l'on infligeait une mystification toujours la même.

La personne qui conduisait le provincial faisait passer le nom de celui-ci à Fitz-James qui, à l'aide de la ventriloquie imitant une voix venue du dehors, appelait :

— M. X... n'est-il pas ici ?

Le provincial, à l'appel de son nom, bondissait, et répondait : Oui !

Alors la même voix :

— J'ai une lettre à vous remettre. Si vous voulez monter sur une chaise, et tendre votre chapeau au-dessous du soupirail, je vais vous la jeter.

Le provincial montait, tendait, tendait encore, tendait toujours, jusqu'à ce que les éclats de fou rire de l'assistance finissent par lui faire comprendre qu'on se moquait de lui.

Quant au sauvage, le premier qui remplit ces fonctions fut un véritable Indien amené ici au moment de la vogue des *Natchez* et d'*Atala*. Il battait du tambour sur huit caisses à la fois, une couronne de plumes sur la tête, un jupon de plumes autour des reins.

Un matin, l'Indien trépassa. On désespérait de le remplacer, lorsque le lampiste du café s'offrit pour prendre la succession.

Le soir même, il se badigeonna, se passa un anneau dans le nez, endossa le costume et fit merveille.

Depuis lors, la place du sauvage du Café des Aveugles devint une position sociale régulière. Plus de trente titulaires l'occupèrent successivement, parmi lesquels l'acteur Blondelet, aujourd'hui aux Variétés.

De tout cela, il ne restera bientôt plus qu'un souvenir. Les traditions s'en vont.

A propos de sauvage, on a reçu des nouvelles directes du fameux roi d'Araucanie, qui bien décidément a regagné sur son trône. Méfiez-vous, Orélie, si vous en retombez, vous n'aurez même plus la ressource de venir battre du tambour au Palais-Royal.

Mais S. M. Antoine I<sup>er</sup> n'a pas l'air de craindre le moins du monde ces revers de fortune.

Il a, en effet, ces jours-ci écrit à un Périgourdin, son compatriote, en résidence à Paris, une lettre que j'ai eue sous les yeux, et qui est un véritable chef-d'œuvre de confiance naïve et de bonhomie solennelle.

J'y ai remarqué cette phrase d'une monumentale candeur : « Je jouis ici d'une incontestable popularité car deux fois seulement, depuis que je suis de retour, on a essayé d'attenter à ma vie. »

Le *deux fois* seulement est d'une suavité incomparable.

Si vous croyez que je suis au bout, vous vous trompez.

J'aurais à vous parler encore de tant de choses que mon embarras est fort grand.

Je tenais en réserve :

*Primo*. Un paragraphe sur la résurrection du Gymnase des Patineurs, un fiasco d'autrefois, qui me paraît destiné à être encore un fiasco d'aujourd'hui. Le conservatoire du patinage, premier du nom, avait été l'invention de ce brave monomanie qu'on voyait évoluer en pleine place de la Concorde sur ses patins à roulettes par quarante degrés de chaleur, et qui a rendu son âme à Dieu l'année dernière.

*Secundo*. Un paragraphe sur l'hôtel de Jules Favre et sur la crémaillère qui doit y être plantée le mois prochain. Cet hôtel, situé tout près des Sourds-Muets, dans la petite rue de l'Abbé-de-l'Épée, en plein cœur de la circonscription qui a envoyé Jules Favre à la Chambre, est fort coquet. Il sera inauguré par un dîner suivi d'une représentation intime, où l'on jouera une saynète inédite du maître de la maison.

*Tertio*. Un paragraphe sur la cent-onzième mise en vente de cet infortuné palais Pompéien, où les Romains ne parviennent pas plus à s'acclimater que les chiens savants.

*Quarto*. Un paragraphe sur les embarras comiques de M. de Sacy, qui, à ce qu'il paraît, ne sait par quel bout prendre l'éloge de M. Barbier, le poète des *Iambes*. Les audaces réalistes du poète de la *Curée* mettent ce pauvre M. de Sacy dans tous ses états. Cela rappelle l'émoi de Viennet le jour où Baudelaire, en visite académique, lui proposa de lui réciter la *Charogne*.

*Quinto*...

Bornons-nous, décidément, à une simple mention quitte à revenir une autre fois, si place il y a, sur quelque un de ces menus faits; car je dois ce qu'il me reste de papier au mot que voici :

On causait du projet de Méry-sur-Oise qui, à ce qu'il paraît, est décidément abandonné.

— Quant à moi, fit le docteur B..., qui était au nombre des causeurs, cela m'intéresse peu; je ne mets jamais les pieds dans un cimetière.

— Je conçois cela, docteur..., vous n'aimez pas à vous relire.

PIERRE VÉRON.





Les acheteurs.

saint, au parvis de l'église métropolitaine. La place Notre-Dame] se rétrécissant de plus en plus, et le goût des Parisiens pour la race porcine se développant d'année en année, on a dû chercher un emplacement plus vaste pour loger les boutiques des marchands de viande salée.

La foire des jambons déménagea, et il y a deux ans encore elle étalait ses produits non loin de l' Arsenal, au boulevard Bourdon, celui qui porte le nom d'un colonel tué à Austerlitz.

M. Haussmann, qui aimait à faire grand toujours, trouva l'emplacement mesquin, et transporta la foire aux jambons sur le dos voûté du canal Saint-Martin, au milieu des squares verdoyants du boulevard Richard-Lenoir.

Dans quelques années peut-être, un nouveau

## LA FOIRE AUX JAMBONS

Elle n'a pas vécu  
Ce que vivent les roses,  
L'espace d'un matin

Cette foire aux jambons, puisqu'elle date du temps où les Parisiens aimaient beaucoup la chair de porc, et que nous l'avons vue encore cette année se tenir au boulevard Richard-Lenoir.

Parmi les titres du chapitre de Notre-Dame, il en est un qui fait mention de redevances dites *de carnibus porcinis*. Les chercheurs pensent que ce document constate l'origine de cette foire des jambons qui, de temps immémorial, se tenait, le mardi



Les bibelots.



Les Pick-pokets.

préfet de la Seine, pour peu que l'Amérique et l'Angleterre continuent à écraser la gastronomie française sous l'abondance de leurs viandes salées, voudra faire encore plus grand, et donnera aux jambons, pour champ de foire, toute la plaine Saint-Denis.

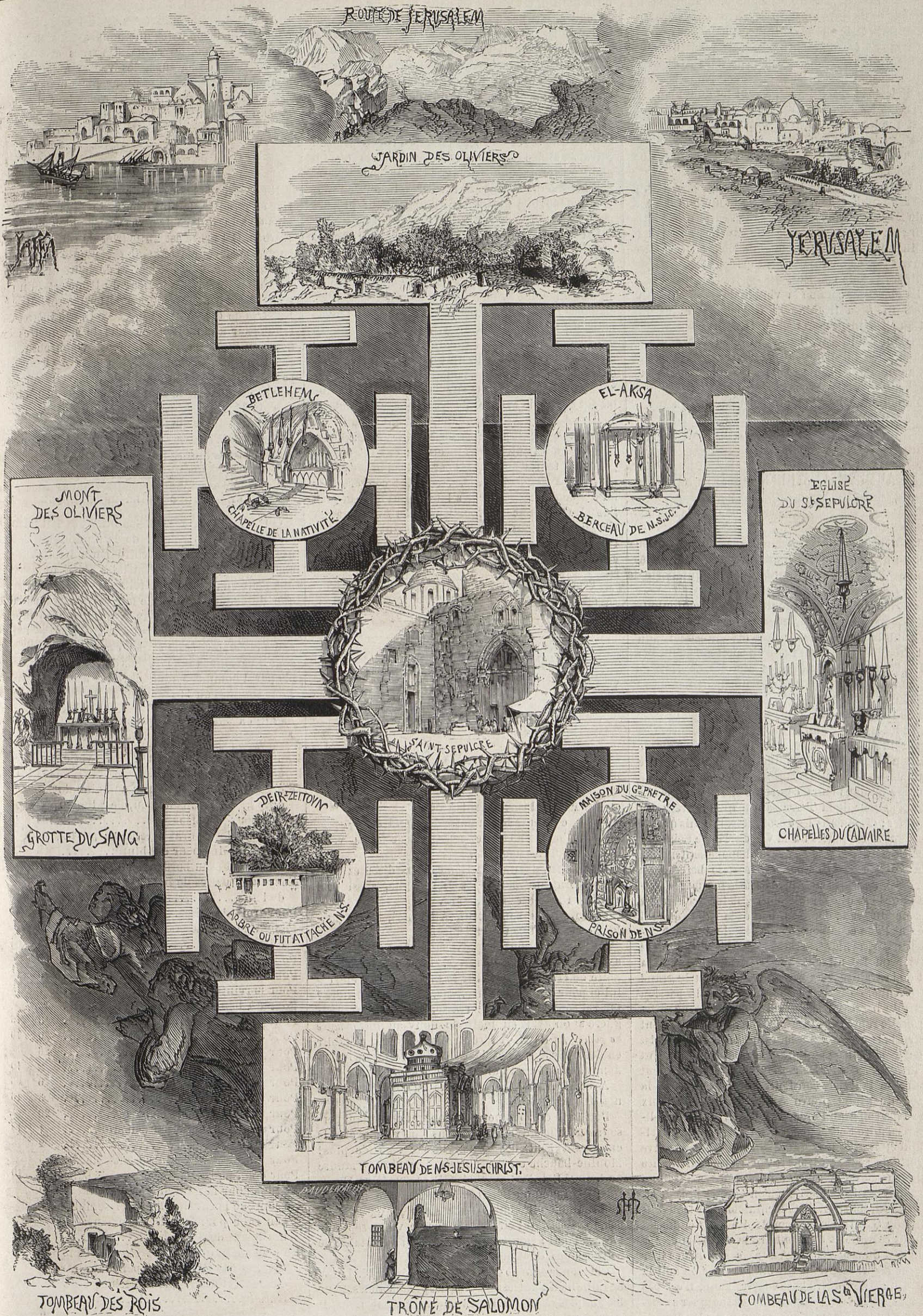
Que les gastralgiques se méfient.

Mon ami et collaborateur Monselet a chanté le *eschon* dans un sonnet célèbre, mais la vérité hygiénique m'oblige à dire, avec Moïse et Mahomet, qui l'ont proscrite, que la viande de porc, y compris la hure aux pistaches et la galantine truffée, est un comestible dont seuls les estomacs indomptés des hommes du Nord n'ont pas à se méfier. Le Parisien, je le sais, est brave. Pas plus qu'un Anglais ou un Yankee, il ne recule devant une tranche



Inspection et dégustation des jambons.





Armes illustrées de Jérusalem, *fac simile* du croquis envoyé par un pèlerin. — (Dessin d'Henri de Montaut.)



de jambon rose vif. Mais, comme le gourmet de Londres et de New-York, nous n'avons pas ici la ressource de la tasse de thé continue. L'habitude ne nous a même pas encore appris à humecter le jambon de ces incalculables chopes de bière dont les Allemands l'assaisonnent dans leur estomac. Nous sommes des délicats et des mièvres, ce qui ne nous empêche pas, tous les ans, de courir à la foire aux jambons, ainsi que les brebis courent après le sel, et d'y acheter au moins une saucisse.

Il ne faut pas croire, cependant, qu'à la foire aux jambons on ne vend que de la charcuterie. Les enfants n'y trouveraient pas leur compte. Aussi, à côté des boutiques où prédomine le jambon d'York et de Bayonne, où se guirlande la saucisse de Strasbourg au milieu des feuilles de laurier, se glissent les inévitables baraques de bibelots, où l'enfance trouve ses plus chères distractions sous forme de polichinelles et de poupées.

Ces objets-là, comme la viande de porc, ne sont sujets ni à la trichine ni à la ladrerie, ce qui fait que les inspecteurs officiels n'ont rien à voir dans leur débit. Car, il est bon de le dire, toute la viande salée mise en vente à la foire aux jambons est, au préalable, soumise à une vérification rigoureuse.

On peut en acheter en toute confiance. En manger, c'est autre chose.

LÉO DE BERNARD.

## LES ARMES ILLUSTRÉES DE JÉRUSALEM

(Correspondance particulière du *Monde illustré*)

Monsieur le directeur,

Chacun sait que les armes de Jérusalem se blasonnent ainsi dans la langue gothique, mais non barbare, du blason : d'argent à la croix d'or, potencée et contrepotencée, accompagnée de quatre croisettes de même. — Ici, à Jérusalem, ces armoiries qui sont le seul exemple, soit dit en passant, ou l'art héraldique soit en faute en mettant métal sur métal, sont tellement connues, que les ouvriers de Terre sainte les gravent sur les objets de nacre qui pullulent dans le commerce et que les pauvres bergers de Bethléem et de Nazareth les sculptent avec leurs couteaux sur l'olivier et sur le sycamore. Ces cinq croix ont été choisies par le roi Godefroy de Bouillon, comme l'emblème des cinq plaies de Notre Seigneur. — J'ai eu la pensée de disposer dans leurs branches ou dans leurs centres différents les petits croquis actuels de la Terre sainte qui peuvent s'y rapporter; ainsi dans les 4 croisettes, j'ai mis quatre sujets qui se rapportent à la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ. — C'est d'abord la chapelle souterraine de la nativité à Bethléem. — Puis, le berceau de Notre Seigneur qui se trouve dans la mosquée d'El-tksa et qui est une simple pierre plate sur laquelle était étendue sans doute un peu de la litière que lui cédèrent l'âne et le bœuf qui assistaient à la naissance du divin enfant. — Dans la 3<sup>e</sup> croisette j'ai placé l'olivier ou fut attaché le Christ lorsqu'il fut, la nuit de la trahison, amené dans la maison du grand prêtre Anne. — C'est ici que commence la passion si près du berceau de cette vie courte et divine — La 4<sup>e</sup> croisette représente une chapelle scrupuleusement construite sur l'emplacement du réduit où le Christ fut enfermé ensuite — tout cela est dans le couvent des arméniens dit Deir Zeytoun, littéralement couvert de l'olivier, construit sur les ruines de la maison du grand prêtre Anne. La grande croix porte dans son grand bras, en haut, le jardin des oliviers où Notre Seigneur en prière apprit le sacrifice qui était attendu de lui. — Plus bas se trouve la grotte du sang, où Jésus fut pris d'une défaillance et sur le sang de la mort, tandis que ses disciples dormaient sur trois pierres qu'on montre près de là. — Puis enfin, rentrant dans Jérusalem nous trouvons l'église du Saint-Sépulcre construite sur l'emplacement du calvaire et qui contient la chapelle élevée sur le lieu du sacrifice. — Au travers de lames d'or et d'argent qui tournent sur elles-mêmes on voit la fente du rocher, qui, chose merveilleuse, n'est pas dans le sens que semblerait devoir lui indiquer sa formation géologique mais qui, comme si elle était le produit d'un cataclisme, d'une convulsion inouïe

de la nature, est de bas en haut, vaste déchirure de la foudre. L'église du Saint-Sépulcre est un monde de chapelles, situées bizarrement en haut et en bas selon que l'érigent les traditions des divers sanctuaires — car elle couvre de ses autels tout le sommet du Golgotha et, par conséquent, pour assister au drame de l'agonie, on monte des escaliers, on en redescend d'autres et chaque station est marquée par des marbres, des lampes, des grilles d'or ou d'argent. Aussi est-ce en redescendant de la chapelle du calvaire, située sur l'emplacement même où fut plantée la croix, qu'on trouve le tombeau de Notre Seigneur Jésus-Christ qui fut enseveli, on s'en souvient, dans une grotte ou sépulcre neuf préparé pour une famille de Jérusalem.

J'ai en outre entouré cette composition de croquis que les légendes expliquent suffisamment. Voici d'abord le port de la Palestine, la blanche Jaffa, assise au bord de la mer, puis la route montueuse de Jérusalem, enfin la ville sainte dominée par deux coupes : le saint-sépulcre et la mosquée d'Omar, bâtie sur l'endroit même du temple. Le tombeau des rois, sorte de spiois funéraire dévasté, le trône de Salomon, qui n'est qu'un cénotaphe de derviche dans une mosquée, et le tombeau de la vierge, chapelle gothique construite sur la grotte souterraine où fut ensevelie la mère de Jésus — car ici tout est souterrain; par suite de l'exhaussement naturel du sol on a construit au-dessus de tous les sanctuaires. Aussi tous les autels sont-ils creux; ce sont des espèces de tables supportées par des colonnes et au-dessous est l'endroit vénéré, souvent couvert d'or ou d'argent, éclairé par des lampes qui brûlent sous l'autel. C'est donc continuellement le front dans la poussière, baisant les dalles et adressant ses adorations à la terre que le pèlerin fait sa route vers le ciel.

Un pèlerin.

Pour copie conforme :

HENRY DE MONTAUT.

## REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

A PROPOS DE POIRES

Entre la poire et le fromage, par un temps moins chargé de politique que le nôtre, qui n'a ouï des discussions de ce genre :

— Voici un beurré Saint-Amour.

— Ça, c'est une bergamotte de Flandre.

— Ni l'une, ni l'autre, messieurs, c'est la vraie mouille-bouche nouvelle.

— Pardon, dit un quatrième, vous discutez tout simplement un beurré de Bourgogne, aussi vrai que voilà un verre de pomard.

— Chez nous, conclut un Allemand, nous appelons ça la deftingen féodale.

Et les indications de provenance de se multiplier avec le nombre des convives. L'un tient pour la poire de *Persil*, l'autre pour le *Gros-Quessois* d'été, celui-ci pour le *Sire Bose*, etc., etc. Auquel entendre? On est souvent fort embarrassé, et on ne le serait guère si on avait en main le nouveau *Dictionnaire de pomologie* de M. André Leroy, qui vient d'établir en deux gros volumes la description et la concordance de neuf cent quinze espèces de poires.

Avec M. André Leroy, nous aurions pu dire à nos discoureurs :

Personne de vous ne se trompe, et cependant personne n'a raison. Tous les noms que vous avez mis en avant sont des synonymes : rien de plus! Mouille-bouche ou Bergamotte, beurré de Flandre ou beurré Saint-Amour, sire Bose ou Gros-Quessois, Deftingen ou Persil, vous n'êtes que huit dénominations différentes d'une seule poire, la *Fondante des bois*, qui en compte encore vingt-sept autres... Total : trente-cinq. — Voyez si une table de concordance était nécessaire.

Indépendamment de ce premier mérite, M. Leroy en rallie bien d'autres aux yeux des pomologistes. Pour les simples chercheurs d'anecdotes comme nous, il a un dernier avantage : celui d'offrir pour chaque fruit un choix d'historiettes qui prouve des recherches

nombreuses et bien dirigées. Beaucoup nous apprennent des faits nouveaux. Ainsi nous croyions connaître Dieppe parce que nous avions vu le château et le Casino, les ruines d'Arques et le départ des pêcheurs de harengs, les ventes à la criée du quai et les Polletais en costume, mais nous n'avions pas vu le poirier du Pollet. Et cependant il en vaut la peine, à en juger par les détails que donne M. André Leroy.

### LE POIRIER DU POLLET

Il existe dans le jardin de M. Meugnot un poirier en espalier, le plus vieux, le plus gros et le plus étendu qui se trouve vraisemblablement en Europe. Cet arbre est un poirier de *cueillette* ou *d'épargne*, greffé sur tronc; il est planté à mi-côte, contre un mur de huit mètres de hauteur, et dans un sol argileux. La grosseur du tronc est d'un mètre; chaque branche latérale porte soixante-dix centimètres de diamètre; il présente trente mètres d'étendue sur une hauteur de plus de six mètres exposée au midi. Sa végétation est vigoureuse, et il rapporte, année commune, de *trois à quatre mille poires*. L'époque de sa plantation, inscrite sur une pierre placée dans le mur, remonte à 1580, au règne de Henri III. La propriété où il se trouve planté dépendait autrefois d'un hospice. Cet arbre vénérable est entouré des soins des propriétaires, ce qui lui assure encore une longue vie.

### LES JABOTS DE LA RÉPUBLIQUE

Oui, vraiment, nos sans-culottes ont fait jabot.

Avant que les soldats de la république n'aient usé leurs souliers et déchiré leurs habits sur les champs de bataille, nos patriotes s'étaient souvent mis pour eux en frais de toilette; — je dirais presque de coquetterie. — Le fait est prouvé par une pièce que M. Saint-Joanny a publiée dans la dernière livraison d'un recueil fort apprécié; — *l'intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Il s'agit des frais occasionnés aux citoyens de la section du Temple par l'hommage d'un cavalier à la Convention. Nous sommes au 11 fructidor an 2.

*Etat de l'habillement et équipement du cavalier jacobin de la section du Temple.*

Pour l'achat du draps de l'habit, veste, doublure, revert et parement.....	174 l. 13 s.
Pour le manteau bleu et un pantalon de drap gris, garnie en peau, de plus 10 sols pour le porteur.....	165 40
Pour un gilet de drat pareille au pantalon et futaine pour doublure.....	26
Pour un chapeau bordé en laine.....	25
Pour deux paires de bas de coton et une de laine.....	21 40
Pour trois chemises.....	49 40
Pour une demie douzaine mouchoir toile de coton.....	43 04
Pour une paire de pistolet.....	80
Pour la façon du tailleur.....	18 15
Pour le ceinturon à bellier.....	7 14
Pour un bonnet de police.....	11
Pour un plumet.....	3 15
Pour un éguillette et son treffe.....	9 40
Pour deux paires de soulier.....	26
Pour une paire de tire-botte.....	2 40
Pour boutons.....	6 05
Pour deux jabots.....	3 16
Pour deux mouchoirs de soye.....	20
Pour monture d'une paire depron.....	1 10
Pour les éperons.....	2
Pour une vergette et un portefeuille....	5
Pour deux paires de manchettes de botte De plus pour la nourriture du cheval..	60
Le soir que le cavalier a été à l'assemblée générale pour le rafraîchissement des musiciens de Francony.....	4 04
Le lendemain que lon na été menée le cavalier à la Convention pour le rafraîchissement des même musiciens chez Encelin.....	14 16
A la convention même.....	6

791 l. 12 s.



Pour un cavalier jacobin, il est certes permis de dire que deux jabots et deux foulards étaient du luxe. La demi-douzaine de mouchoirs est aussi là pour montrer qu'il ne se mouchoit pas dans ses doigts. J'avoue que l'élévation des prix m'étonne. Cent soixante quatorze livres pour un habit! Quarante-neuf francs pour trois chemises! Quarante-trois francs pour six mouchoirs! Voilà qui paraîtrait exorbitant aujourd'hui, mais il est vrai que nous ne payons plus en assignats.

En revanche, c'était le beau temps pour les musiciens qui aimaient à se rafraîchir.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHKY.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE

Si l'expression « froid comme une corde à puits » n'existait pas, il faudrait l'inventer pour le livre que M. Henri Drouët vient de publier sous le titre : *SUR TERRE ET SUR MER, excursions d'un naturaliste en France, aux Açores, à la Guyane et à Angola* (Hachette). On a beau se retrancher dans la zoologie, quand on a, par fortune, vu de près ces merveilleux pays, San Miguel, Graciosa, Florès, et touché du doigt ces fêtes, l'imagination surexcitée doit trouver des formes et des couleurs, l'âme doit s'exalter. Pour M. Drouët, rien de tel. Son volume est sec comme un journal de bord. Je tiens ces notes pour exactes, d'autant mieux que rien n'a pu le distraire de son exactitude, et sa sincérité ne fait pas question. Mais, bon Dieu! quelle glace! Et l'on parle des Anglais!

Le bizarre, c'est que l'auteur de *Sur terre et sur mer* a cru faire œuvre de peintre.

La vérité est qu'il s'en est tenu à l'intention. Timidité ou froideur naturelle? je ne sais. Et il appelle cela « veiller sur les écarts de l'imagination. » Que ne lui a-t-il lâché la bride! elle ne l'aurait pas emporté trop loin, et nous aurions un livre intéressant de plus.

Dans *LES VICTIMES DU MARIAGE*, par M. Albert Caise (Barba), l'auteur n'a pas cherché à creuser un sujet, d'ailleurs bien souvent étudié. La fabulation qu'il a choisie est des plus simples. Il s'est attaché surtout à rendre certains côtés réalistes et pittoresques des mœurs contemporaines. Le café du *Rat mort*, les coulisses du théâtre des Batignolles, le mont-de-piété, Sainte-Périne, un intérieur de chiffonniers de la rue Pierre-au-Lard, sont esquissés avec entrain, d'un crayon vif et léger. Certains chapitres sont traités tout à fait, qui le croirait? à la manière de Paul de Kock. Et ce n'a pas été pour moi une médiocre surprise d'y retrouver le système des noms propres servant d'étiquette caricaturale à la profession ou à l'état social : M<sup>me</sup> de Vieux-Manoir, la comtesse de Vieux-Sac, la propriétaire M<sup>me</sup> Griffard, etc. L'héroïne enfin, ô rêve! est la grisette vertueuse et sensible des époques antédiluviennes.

M<sup>me</sup> Claire de Chandeneux (un pseudonyme, d'Heylli! un domino, Joliet! cherchez, mes amis) nous donne *LES REMÈDES CONTRE L'AMOUR*, M<sup>me</sup> de Lignerolle (A. Lacroix). C'est un tableau des mœurs de garnison. On y suit les ravages qu'un jeune et brillant officier fait dans trois cœurs féminins, et l'on y voit que les ménages militaires ont leurs vicissitudes, tout comme les nôtres. L'auteur, cela se sent, est fort au courant de la question; elle a tiré de ses observations un roman intéressant, et ses figures de femmes sont évidemment peintes d'après nature. Mais où prend-elle ses *Remèdes contre l'amour*? Je n'en vois pas trace dans son livre. Ce topique est encore à trouver. Et, l'eût-elle découvert, sa marchandise lui resterait peut-être sur les bras. Foin du remède! c'est la maladie que nous voulons.

PHILIPPE DAURIAC.

## LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

Parfois Bertrand hochait la tête, se prenant à douter; puis, revenant à ses soupçons :

— Il était bien surnois!... C'était un malin fini!... se disait-il.

— Ah! nous pouvons attendre maintenant le bon plaisir de l'orage, dit avec un soupir de satisfaction M. de Létang, quand on eut achevé la dernière rasade : je crois d'ailleurs que ça cesse un peu.

— Ça redouble, au contraire, monsieur, répondit le bûcheron, en refermant la porte qu'il était allé entr'ouvrir.

— Et nous vous gênons beaucoup, mon pauvre homme? dit Fernandez.

— Non, non, monsieur; mais vous serez bien mal ici pour y passer la nuit.

— Il doit sans doute y avoir quelque auberge dans les environs? demanda le baron.

— Il y en avait une autrefois, répondit le montagnard, mais à présent personne n'ose plus se risquer à exercer ce métier depuis...

— Depuis quoi? fit le baron, intrigué par l'effroi qui s'était peint sur la figure du bûcheron.

— Bah! ce n'est pas bon à raconter devant ces dames; elles auraient peur!...

— Oh! s'écria Claire, contez-nous vite, vite, cette histoire qui fait peur!

— C'est moi qui m'en charge, répliqua Bertrand; je vais vous la dire, en y faisant même une addition ignorée de tous jusqu'à présent.

Les sièges furent rapprochés du foyer; on raviva le feu avec des brouilles sèches; le candil, plein d'huile de noix, fut accroché à son clou, et les montagnards qui devaient se lever à l'aube, ayant demandé la permission de se coucher, ils gravirent l'échelle portative dressée au-dessous d'une ouverture conduisant à l'étage supérieur.

Perez et le domestique, aimant mieux dormir que d'écouter des légendes, s'étendirent dans un coin sur des fagots empilés, et Bertrand devint le point de mire de la curiosité qu'il avait éveillée dans l'esprit des autres personnages.

Hormis un, il va sans dire; mais s'il était plus pâle que de coutume, son émotion ne se manifestait que par un pli des lèvres presque imperceptible.

Le vieillard raconta d'une voix grave et sonore ce qui a déjà été relaté plus haut; puis il ajouta :

— Quant à moi, contrairement à l'opinion générale, je n'avais jamais pu croire que Joseph fût l'assassin; je le savais incapable de tuer une sauterelle, et le malheureux Sarda avait reçu des coups de couteau, tant et tant, que ça aurait fait frémir le plus damné bandit!... Pour lors, après un laps de temps, ayant eu affaire pour Orlus, je me trouvais un beau jour face à face avec un berger qui débouchait de derrière une roche; il ne put s'embosser dans sa cape si vite que je n'eusse eu le temps de le reconnaître.

— Toi, ici! Joseph? m'écriai-je.

— Oui, père Bertrand, répondit-il avec son air tranquille; mais ne le dites à personne pour qu'on ne me renvoie pas au régiment.

— Est-ce que tu as déserté tout seul? lui demandai-je.

— Non, j'avais un compagnon, dont je ne dirai le nom à personne, parce que j'ai juré par l'âme de ma mère de ne jamais le révéler.

— Bien, mon garçon, lui dis-je, on ne te le demande pas; mais que faites-vous après avoir déserté?

— Mon camarade alla trouver mon père, qui refusa de lui donner autre chose que cet habit de peau que vous voyez.

Je n'avais déjà aucun doute sur son innocence, continua Bertrand, mais je voulus tenter une autre épreuve, et je lui demandai si son ami lui avait révélé la mort de son père.

— Oh! Jésus! s'exclama le pauvre garçon; mon père serait-il mort?

— Hélas! oui, lui dis-je.

Alors il se mit à sangloter si amèrement, que je

n'eus pas le courage de lui raconter l'affreuse vérité. L'ayant consolé de mon mieux, je m'apprêtais à continuer ma route, quand il courut après moi.

— Père Bertrand, me dit ce pauvre simple, vous trouverez derrière le lit de mon cher défunt un trou fermé en maçonnerie, dans lequel est caché son argent. Prenez-le, et faites-en dire des messes pour le repos de son âme.

— Oui, Joseph, lui dis-je; mais toi, n'en veux-tu pas ta part de cet argent?

— Pourquoi faire? dit-il, l'argent porte malheur; je n'ai besoin de rien ici. Adieu, père Bertrand, ne me trahissez pas; j'aimerais mieux mourir que de retourner au régiment.

Je n'avais, jusqu'à présent, parlé à qui que ce soit de cette rencontre, mais ce que j'en dis ici ne peut nuire à Joseph, ajouta le vieillard.

— Joseph! attendez! s'écria Claire. N'est-ce pas ainsi que s'appelait ce père, cet insensé qui nous a poursuivis ce matin? demanda-t-elle à Fernandez.

Le commandant comprima une exclamation.

— Non, je ne crois pas, fit-il en se troublant visiblement, malgré l'armure sous laquelle se carrait son astuce depuis douze années.

— Mais si, insista la pauvre enfant, je vous assure qu'il a dit : Pierre, je suis Joseph, ton ami, ne me reconnais-tu pas?

— Ah! fit Bertrand sentencieusement, il a dit Pierre! Je ne me trompais donc pas?

La foudre tombant à ses pieds n'eût pas produit une impression plus vive que celle que causa au commandant cette révélation faite par Claire devant le terrible vieillard.

Il se leva comme poussé par un ressort, et s'appuya au dossier de sa chaise en regardant Bertrand dont les yeux dardaient sur lui un jet de haine vengeresse. Il fit enfin quelques pas dans la salle, agité d'un frissonnement fébrile; le malheureux coupable éprouvait le vertige d'un nageur qui, après s'être joué dans les eaux dormantes, se sent tout à coup attiré dans un gouffre sans issue.

Cependant, pour ce hardi lutteur, la force naissait de l'obstacle. Son front était décoloré, sa gorge sèche; mais il reprit bientôt sa superbe contenance en se cramponnant à l'idée que, son identité fût-elle reconnue, il n'y avait aucune preuve de son crime.

— Vous narrez là des choses aussi saugrenues que peu récréatives, brave homme, dit-il avec un bâillement affecté. C'est endormant, et cela n'a rien de plus neuf que tous les faits divers qui se lisent dans les gazettes; nous avons, dans notre Espagne, des crimes autrement dramatiques, et...

— Ce n'est pas fini, interrompit le vieillard.

— Eh! que peut-il y avoir encore? demanda sèchement Fernandez.

— Je n'ai pas parlé de la découverte de l'assassin de Sarda.

— Ah! il fut donc découvert? s'écria-t-on.

— Il le sera! répondit Bertrand avec l'accent métallique du destin.

Tous les visages s'étaient penchés avidement vers le conteur.

— Eh bien, continuez donc, père Bertrand, dit la jeune fille émue, mais curieuse. Quel était l'assassin de Sarda?

— L'assassin! s'écria le vieillard en se levant, les yeux flamboyants, et redressant encore sa haute taille; l'assassin, le voilà!

Et de son doigt accusateur il désigna le commandant.

Cela fit l'effet d'un coup de tonnerre.

Pierre s'était rejeté en arrière comme électrisé; un sourire d'angoisse crispait ses lèvres.

Claire poussa un grand cri et chancela, brisée; mais aussitôt, d'un geste véhément, et avec un accent qui semblait vouloir foudroyer le vieillard :

— Vous mentez! s'exclama-t-elle.

— Bertrand! dit le baron d'un ton brusque et sévère, ceci est une atroce et brutale plaisanterie, ou un accès de délire! De quel front oses-tu porter pareille accusation contre celui qui va être mon genre?

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)





PARIS. — Visite de l'Empereur aux ruines du cirque romain découvert rue Monge.

### Le Cirque romain de la rue Monge

Le palais des Thermes, ce vieux débris de l'empire romain, n'a plus qu'à se voiler de lierre. L'enthousiasme des archéologues pour l'amphithéâtre de la rue Monge lui en fait une loi. On a trouvé plus ancien que lui et, pour les monuments comme pour les vins, la date fait tout aux yeux des connaisseurs. La *Maison des Thermes*, ainsi qu'on appelait au bon vieux temps le palais de l'empereur Julien, ne date que de l'an 358. Le cirque auquel les fouilles viennent de rendre le jour est, dit-on, l'œuvre d'Adrien, et sa fondation peut remonter au second siècle. Deux siècles de différence à quatorze cents ans de distance ! C'est bien quelque chose. Aux yeux de quelques antiquaires c'est tout.

Ici, je suis forcé de confesser mon insuffisance. Les débris du cirque gallo-romain, mis à nu par l'enlèvement des 10 à 12 mètres de décombres et de remblais séculaires qui pesaient sur sa vétusté, ces débris n'ont laissé froid. La vue d'un soubassement de galerie circulaire haut d'environ 2 mètres 30 centimètres n'a pu m'enthousiasmer. On ne voit pas même les degrés que supportaient ce podium. D'après son développement actuel, on suppose que l'arène a 55 mètres dans le grand axe, 48 dans le petit; que le diamètre total de l'édifice est, était, ce qui est plus démontré, de 128 mètres, et que le cirque pouvait contenir une douzaine de mille de spectateurs. C'est mesquin. L'empereur qui a fait construire les grandioses arènes de Nîmes, le hardi pont du Gard et son beau mausolée à Rome, Adrien, le fils adoptif de Trajan, avait voulu faire, à Paris, un cirque

économique. Au lieu d'élever ses arceaux indépendants sur une vaste place, où le monument domine de toute sa hauteur imposante, il avait adossé l'amphithéâtre parisien au versant de la montagne Sainte-Genève. La disposition géologique du sol faisait la moitié des frais de construction, et les gradins, rangés à tour d'une arène en cuvette, reposaient sur le sol même.

Le *peuple-roi* n'aurait jamais toléré pareille inconvenance. (Voir les arènes de Vérone, de Nîmes, d'Arles.)

Il n'y a encore que la moitié du cirque de déblayé. Je ne sais si ce qui reste à découvrir révélera des beautés architecturales et archéologiques de premier ordre, mais tout me fait croire, malgré la trace intéressante des scellements que porte une des *caveæ*, loges des animaux féroces, que, au temps d'Adrien, les *circenses* des parisiens étaient de seconde qualité,

et que leur *panem* pouvait bien être inférieur à notre pain de munition.

Tout cela n'empêche pas qu'avec leurs débris rudimentaires, que malgré les emprunts de matériaux qu'on lui a faits jadis, comme si l'amphithéâtre avait été une carrière, qu'en dépit des travaux mérovingiens qui l'humilièrent, et de toutes ses vicissitudes, la découverte du cirque de la rue Monge est regardée par les archéologues comme un gros événement. L'Empereur, qui est aussi un ami de l'archéologie, a visité ces restes samedi dernier. Tous les antiquaires lui ont demandé le rachat de cette vieille couronne murale pour la bonne ville de Paris. La Compagnie des Omnibus, à laquelle appartient le terrain du cirque gallo-romain, en demande un million. On réfléchit encore.

LÉO DE BERNARD.





ESPAGNE. — La population de Gracia, soulevée, détruit la voie ferrée et les lignes télégraphiques. — (D'après notre correspondant M. Carlo Perez.)

quelques antiquaires c'est tout.

tif de Trajan, avait voulu faire, à Paris, un cirque

les carcasses des parisiens étaient de second ordre,





PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise de *Mathilde ou les Mémoires d'une jeune femme*, drame en cinq actes, par MM. Félix Pyat et Eugène Sue. — AMBIGU : *L'Arracheur de dents*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Edouard Brisebarre. — PALAIS-ROYAL : *Les Points noirs*, comédie en un acte de M. Albert Wolf; *Vinciguerra*, opérette en un acte, par MM. Hugot et Renard; musique de M. Bottesini.

Le drame de *Mathilde* est signé des deux noms de Félix Pyat et d'Eugène Sue. On a beaucoup écrit sur Eugène Sue; on n'a presque rien dit de Félix Pyat. Cependant l'auteur du *Chiffonnier* et de *Dioné* est un écrivain d'un grand mérite; par malheur, depuis vingt ans, la politique l'a enlevé à la littérature. La génération actuelle ne connaît de lui que son nom et ses lettres datées de l'exil; elle ignore *Ango*, *Une Conspiration d'autrefois*, *les Deux serruriers*, tout un répertoire vibrant et enflammé, qui remonte à la seconde période du romantisme. *Mathilde* est sa pièce la plus faible; il est vrai que c'est une œuvre d'arrangement; c'est l'adaptation à la scène d'un des romans à succès d'Eugène Sue. Comme ces succès-là sont loin de nous! Le principal personnage de *Mathilde*, celui du moins sur lequel repose l'action, est un mulâtre du nom de Lugarto, un scélérat qui se croit tout permis parce qu'il a cent millions, un coquin qui fait le mal pour le plaisir de le faire, et qui répond : *Flatteuse!* à la femme qui l'appelle : *Démon!* Au dénouement, on marque ce mulâtre au front avec un fer rouge. C'était Raucourt qui jouait Lugarto, lors de la création; aujourd'hui, c'est M. Brésil.

Cette reprise de *Mathilde* vaudra-t-elle pour la direction celle de *Lucrèce Borgia*? Je n'en sais rien, et je ne veux point me hasarder à prophétiser. Le public d'aujourd'hui est porté à rejeter tout ce qui n'a pas été composé expressément pour lui. — Sultan, va! — Etant donnée comme une production nouvelle, et signée du nom flamboyant de Victorien Sardou, *Mathilde* fournirait peut-être une carrière de cent représentations. Mais arrivant avec son millésime de Louis-Philippe, elle n'excitera peut-être qu'une curiosité banale. Je suis un juge récusable dans ces questions de pièces reprises; mes souvenirs me font incliner vers une bienveillance qu'à tort ou à raison les spectateurs actuels ne partagent qu'à demi. Et c'est justement parce qu'on a fait les drames nouveaux avec les morceaux des drames anciens, que les drames anciens paraissent aujourd'hui si démodés.

Il faut s'en rapporter aux artistes vivants pour imprimer un jeune accent à ces types d'une époque déjà lointaine. C'est ainsi que M<sup>me</sup> Lia Félix nous a donné un nouvel idéal de la *Mathilde* des deux anciens dramaturges; idéal ému, pathétique, écho charmant d'une grande tradition de famille. C'est ainsi que M<sup>me</sup> Jane Essler a repétri la figure d'Ursule, pour la marquer à la signature de son talent essentiellement moderne et spirituel. Pour les autres personnages, fiez-vous à M. Lacressonnière, le digne Sécherin; à M. Charly, le loyal Gontran; à M. Montal, le chevaleresque Rochegune. Si la pièce vit pendant quelque temps encore, comme petit bonhomme, ce sera surtout grâce à eux et à elles.

Héroïque Brisebarre! Il n'a jamais trempé, que je sache, dans les choses de la politique; tout au plus s'il a été garde national. Mais, en revanche, tout ce qu'un homme a de volonté, de courage, de persistance, il l'a mis au service du théâtre, sa passion farouche et constante. Jeune encore, Brisebarre a produit plus de deux cents pièces dans tous les genres, depuis *la Fiole de Cagliostro* jusqu'à *la Légende de l'Homme sans tête*, depuis *les Portiers* jusqu'aux *Médecins*. Il a eu des succès sombres comme *les Pauvres de Paris*, et des succès couleur de rose comme *Monsieur de la Raclée*. Il a été joué deux cents fois avec *Léonard*. Et je ne compte pas les drames jetés au panier, refusés par la censure, impri-

més à part! Michelet a dit d'Alexandre Dumas que c'était « une des forces de la nature; » on pourrait, en refaisant plus modestement le mot pour Brisebarre, dire qu'il est une des énergies du théâtre. Tout lui est bon, le Châtelet et les Variétés, l'Odéon et Beaumarchais. Aujourd'hui c'est à l'Ambigu qu'il installe la grosse berline verte de son *Arracheur de dents*, un proche parent de ce Sallot, dit *Casque-de-fer*, qui, il y a trois ou quatre ans, faillit être la victime d'une méprise de la justice. C'est aussi une méprise qui, dans la dernière pièce de Brisebarre, livre aux gendarmes d'Angers le pauvre et honnête Mandal, l'extracteur en plein vent des molaires villageoises. On a trouvé dans une ferme, où il avait reçu l'hospitalité la veille, un couteau à lui appartenant, auprès de deux cadavres. Bilboquet lui-même, cet autre arracheur de dents, ne se serait pas tiré de ce pas difficile avec une tape sur le ventre du brigadier.

Mandal est arrêté, et la pièce fait brutalement et légitimement le procès à la palpitante question de la détention préventive. Il ne réussit pas à prouver son alibi. M. Brisebarre nous introduit dans la chambre de délibération des jurés, ce qui lui est une occasion de tracer d'une main implacable quelques silhouettes de bourgeois homicides, parmi lesquels brille au premier rang l'excellent comédien Boutin, sublimement idiot pour la circonstance. Le dentiste Mandal serait condamné à mort, comme... plusieurs autres, si le véritable coupable, poussé par un remords, ne venait, ainsi que M. Madeleine dans *les Misérables*, confondre la soi-disante infaillibilité des jurés en se démasquant devant la justice. L'arracheur de dents est rendu à la liberté; mais la captivité et l'incertitude des débats l'ont atteint mortellement; le dernier acte nous fait assister à son agonie, — agonie marquée par un trait sublime. Mandal est un bâtard; sa mère a été violée dans un champ de vigne par un commis-voyageur. A l'audience de la cour d'assises, elle a pu lui désigner le lâche auteur de ce forfait. Avant de mourir, Mandal le voit passer, heureux et souriant; il l'appelle, et il lui dit, de ses lèvres déjà bleues : — Bonjour, mon père!

Shakespeare n'a pas fait plus grand.

Humble auteur de mélodrames et de vaudevilles, luttant tantôt couronné et tantôt défaillant, tantôt sifflé et tantôt applaudi, Edouard Brisebarre, n'eussiez-vous fait que ce tableau d'un vagabond se redressant au bord d'un fossé pour jeter ce mot horrible à la face d'un homme ayant déshonoré la paternité, vous êtes assuré de vivre à jamais dans la mémoire des lettrés et des philosophes!

Le Palais-Royal a renouvelé son affiche. Il joue présentement *les Points noirs*, un vaudeville qui frise en riant la politique; le coiffeur est ce verveux Geoffroy, l'ancien *Bourgeois de Paris* du Gymnase; Geoffroy, doublement congestionné, ne sait que faire d'un héritage subit et de ses deux filles; il lit les journaux et consulte la cote de la Bourse. — Oh! ma tête! ma tête! — Et le plus cruel de tout cela, c'est que le public s'amuse extrêmement des angoisses de Geoffroy. L'esprit d'Albert Wolf y est bien pour quelque chose.

Et puis, comme nous nous sommes mis sur le pied, depuis quelque temps, de finir nos chroniques théâtrales par quelques lignes mélancoliques, un adieu aux gens ou aux choses qui s'en vont, nous citerons aujourd'hui des vers sur la mort d'une jeune femme de théâtre, — que l'auteur ne nomme pas :

Elle est morte, la cabotine,  
Sans avoir essuyé son blanc,  
A la bouche une cavatine,  
Et des paillettes sur le flanc.

Si jeune, quoiqu'elle fût peinte,  
Qui put la tuer en un jour?  
Les uns disent que c'est l'absinthe,  
D'autres disent que c'est l'amour.

C'est fini! sa mère la garde,  
Habilleuse aux rêves déçus,  
Qui lui fait des plis et la farde,  
Comme l'on fait pour les débus.

N'était que cela sent le chlore,  
On croirait que d'un seul élan  
Elle va vivre à la mandore  
Que pince Manrique ou Fernand,

Et plus aimante, plus légère,  
Entonner en pleine santé  
Le *Sauvé, mon Dieu!* du *Trouvère*,  
L'*Où suis-je?* d'*Une nuit d'été*.

On attend qu'on lève une trappe,  
On attend qu'on frappe trois coups,  
On attend... Hélas! on les frappe,  
Mais on les frappe sur des clous!

Ces strophes émues et pittoresques sont extraites d'un petit volume intitulé : *Poésies d'Alceste*, par M. Frédéric Barré. Ce n'est pas trop sortir de mes attributions théâtrales que d'en parler. Je dis cela pour m'excuser auprès du voisin Philippe Dauriac, le justicier littéraire par excellence.

CHARLES MONSELET.

## COURRIER DU PALAIS

Il y a une vieille anecdote, qui maintenant court les rues, et qui a laissé derrière elle une sorte de dicton populaire :

Un gentleman passait devant la boutique d'un fruitier, il était suivi d'un superbe chien de chasse, un peu jeune sans doute. L'épagneul s'arrête un moment devant l'étalage et s'élance tout à coup sur un lapin imprudent qu'il étrangle. Grand émoi de la fruitière qui réclame aussitôt des dommages-intérêts; grande contrariété du monsieur qui fouille à regret dans son porte-monnaie. Un de ces déolants gamins de Paris, si horriblement ingénieux, s'approche du gentleman, lui glisse ces mots rapidement et en baissant la voix : « M'sieu, donnez-vous dix sous, je dirai que c'est le lapin qui a commencé? »

Le mot est resté, comme je vous le disais, et on n'a eu que trop souvent l'occasion de s'en servir depuis qu'il est dans la circulation! « c'est le lapin qui a commencé! »

L'argument peut être à la fois drôle et utile; mais il ne faudrait pas en abuser. Il faudrait en abuser d'autant moins que le lapin est là, sous vos yeux, sanglant, mort ou blessé, que les crocs ont laissé leurs trous dans la chair et que, malgré tous les paradoxes, il y a toujours une transition d'une impitoyable logique qui ne vous permettra jamais de faire d'un lapin, une panthère de Java. Vous avez une arme, qui s'appelle la loi, et qui vous protège, même contre les lapins féroces; servez-vous de la loi, mais rien que de la loi!

M. Teulat, un jeune professeur, a été dénoncé et arrêté comme fou; et il demande 400,000 fr. de dommages-intérêts à M. le prince Raymond de Broglie et aux docteurs qui ont causé sa détention. Devant la première chambre du tribunal civil, M<sup>e</sup> Dupont de Bussac a exposé la demande et il est bien certainement impossible de rappeler des griefs de ce genre avec un tact plus parfait, avec une modération plus accentuée. M. Teulat, était le percepteur des enfants de M. le prince Auguste de Broglie, il devint amoureux de la princesse, amoureux fou, si l'on veut et si ce double mot ne forme pas un pléonasme. Faut-il envoyer tous les amoureux à Charenton! C'est un roman que cette histoire telle qu'elle, d'après les documents écrits, mais un roman complètement intime, un roman à un seul personnage, un monologue perpétuel. Les différentes scènes qui le composent sont racontées dans des lettres décousues, heurtées, comme le langage de la passion qui souffre, des lettres qui vont bientôt conduire leur auteur à la maison des fous.

Ah! je ne plaisante pas au moins; c'est à faire bondir les gens les plus flegmatiques!

Enfin arrive une scène que je retrouve toute entière dans *le lys de la vallée*. — Balzac n'a jamais inventé que la nature. Le jeune percepteur, « ver de terre amoureux d'une étoile » entre dans un salon où la princesse est assise, il s'est penché vers elle pour lui donner quelques explications sur un fait indifférent; la tête lui tourne, son visage est près de celui de l'idole, il se penche un peu plus... et ses lèvres de roturier osent effleurer la joue gauche de la belle patricienne.

Celle-ci consulte ses directeurs, des pères jésuites qui lui disent qu'une honnête femme ne doit rien



dissimuler à son mari, et M<sup>me</sup> la princesse va raconter à son mari mourant l'injure qu'elle a reçue sur la joue gauche.

On me permettra bien de n'admettre pas dans son absolu le conseil des jésuites et notamment en cette circonstance. Quoi qu'il en soit, le mari pardonne et meurt. La femme, la mère surtout, a pardonné aussi; mais, après quelques temps de veuvage, elle croit s'apercevoir que le *pardonné* se rappelle, et paraît se complaire à rappeler trop souvent et l'offense et le généreux pardon de l'offensée et ses regrets éternels. N'est-ce pas aussi Balzac qui a révélé l'hypocrisie des repentirs périodiques?

Eh bien oui; mais enfin, tout cela c'est de l'amour! Le professeur est éloigné de la maison, ce qui est fort juste; on prend pour cela un prétexte, et l'on a raison; on ne lui laisse même pas voir d'abord bien nettement que c'est pour toujours qu'on l'exile et, sérieusement, c'est là une charité très-louable.

Mais le jeune homme est amoureux, l'absence aidant, la *crystallisation* se produit brillante, splendide; les stalactites ruissellent de ses rêves en grappes de perles et de rubis; il est si heureux d'aimer et il aime tant sa douleur! Il se baigne dans la volupté de souvenirs qu'il découpe lui-même et il écrit, il écrit beaucoup et il se lamente, et il demande à rentrer au paradis dont les pères jésuites, transformés en archanges, l'ont chassé, dit-il, et sans épée flamboyante. Toutes ces lettres sont la même et n'ont rien de violent ni de menaçant quoi qu'on en dise; l'amoureux ne reproche rien à la femme qu'il aime et qu'il proclame à chaque ligne la plus pure des épouses et la plus vertueuse des mères; toutes ses divagations pourraient se borner à ceci: je vous aime, je n'ai jamais eu contre vous de mauvaises intentions; mon respect pour vous a toujours été et sera toujours invariable; mais, en me chassant et en refusant de me reprendre, vous avez obéi à de mauvais conseils; mon adoration est tellement profonde qu'elle est sans danger, tandis que l'exil m'exaspère; car si je souffre ainsi, cherchez bien en vous-même si ce n'est pas votre faute?

Et voilà le pauvre amoureux qui rappelle que, tel soir, la princesse a laissé longtemps son doigt sur une carte de géographie; que, tel autre matin, elle a écouté longuement une explication inutile tandis que ses yeux le foudroyaient; que, tel autre jour, elle a fait tel geste, elle a posé le pied de telle manière...

Eh bien, oui! mais, encore une fois, tout cela c'est de l'amour! — Des douleurs, des plaintes, des colères, des rages de sacrifices et de dévouement, des supplications, des rêves, des illusions, des interprétations... Ah! comme je serais tenté de m'écrier: douces folies! si, sous ce dernier mot, je ne voyais toujours maintenant se préparer un arsenal de médecins, de douches, de verroux!... Diable! nous sommes payés maintenant pour ne plus jouer avec les mots.

Que devenaient toutes ces lettres? Je n'ai pas besoin de dire qu'elles demeuraient sans réponse. La princesse les envoyait toutes cachetées à un certain père jésuite nommé Lefebvre, qui écrit à M. Teulat: « Vos lettres ne sont plus lues, on me les envoie toutes cachetées et je les brûle.... N'écrivez donc plus! Ne forcez pas la famille à prendre des mesures plus sévères... Soyez bien persuadé que ce serait à regret, etc... »

Et quelques jours après, ce bon père jésuite, dans une nouvelle épître aigre-douce qui dispense les conseils, les consolations chrétiennes et les menaces dans une sage proportion, écrit ces quatre lignes qu'il faut citer textuellement: « Vous n'avez pas été compromis; c'est vous qui, par votre conduite depuis ce temps, cherchez à le faire, et vous y parviendrez, car on sera obligé de vous faire passer pour fou! »

Et on va voir qu'il prédit juste, le bon père, comme un homme qui parlerait à coup sûr. Aussi, quand M<sup>e</sup> Nicolet, l'avocat de M. le prince Raymond de Broglie, répondant à M<sup>e</sup> Dupont de Bussac, enveloppait dans son sourire, finement dédaigneux et entendu, cette raillerie: « Ces pauvres jésuites! on devrait bien n'en pas faire toujours un épouvantail et les laisser aux romans d'Eugène Sue! » Je me prenais à penser malgré moi que ce

n'était pas tout à fait le moment de le prendre de si haut.

Et puis, quelle mauvaise inspiration ont donc MM. les avocats en général, et les meilleurs en particulier, de traiter ainsi les écrivains du haut en bas quand leur opinion les gêne? Est-ce qu'il n'y aurait pas là un peu... je dis un peu, de jalousie? Car, voyez-vous, la littérature du Palais, quand il en fait, n'est pas toujours bien brillante. Aussi j'ai entendu dire que les gens de lettres et les auteurs dramatiques manquaient généralement d'éloquence quand ils avaient besoin d'une improvisation. L'affaire peut donc s'arranger, — jésuites et procès à part.

Mais, je reviens à mon récit, ou plutôt à celui de M<sup>e</sup> Dupont de Bussac, et je m'aperçois, qu'avec toute ma bonne volonté, il me faudra renvoyer à la semaine prochaine les réponses de M<sup>e</sup> Nicolet, de M<sup>e</sup> Paillard de Villeneuve et de M. le docteur Lassègue.

La dernière lettre d'Henri Teulat à la princesse est du mois de septembre 1867; jusqu'au mois de janvier suivant il ne lui écrit plus, mais il commence à comprendre les conséquences de la situation que lui fait son renvoi. M. le prince Raymond de Broglie, beau-frère de la princesse, écrit nettement qu'on ne saurait le recommander à aucune famille. Il ne se placera plus, c'est la misère, et il est le soutien de sa mère et de ses sœurs.

Henri Teulat est dénoncé à la police. On le fait venir à la préfecture, et on lui dit qu'il faut qu'il parte; il répond qu'il ne le veut pas et qu'il ne le peut pas. On lui met sous les yeux les lettres qu'il a écrites à la princesse, vous savez les lettres que le père jésuite brûlait à mesure qu'elles lui étaient adressées toutes cachetées! Il proteste de ses intentions; ce ne sont pas là des menaces, et, d'ailleurs, il n'a rien écrit depuis trois mois; c'est égal, il faut qu'il quitte Paris, la sécurité de M. Raymond de Broglie l'exige, et la sécurité de la princesse l'exige aussi; il l'a suivie dans les rues, il s'est élancé de force dans sa voiture, il l'a suivie jusque dans les magasins où elle est entrée, il a jeté des pierres dans ses croisées?

— Mais cela est faux, s'écrie-t-il. J'ai rencontré la princesse, et je l'ai saluée, voilà tout. Interrogez ses domestiques!

Un mois après il est appelé de nouveau à la préfecture. Il affirme de nouveau que toutes ces folies qu'on lui prête sont de pures inventions: « Vous le savez bien, dit-il, car vous avez dû me faire suivre depuis un mois. »

Cinq jours après il est arrêté, conduit en plein jour par des agents au dépôt de la préfecture, où il reste sept jours enfermé, tantôt avec des gens prévenus de vol, tantôt avec des gens inculpés d'assassinat; ses lettres à ses parents sont interceptées... et il ne devient pas réellement fou! — Ah! il faut avoir la tête bien solide! s'est écrié son avocat.

Il est enfermé successivement à l'asile Sainte-Anne, puis à la Villa-Evrard, enfermé comme fou. Les lettres, il les a écrites, elles sont ce qu'elles sont; mais les actes qu'on lui reproche, il les nie avec persistance, et ils ne sont constatés par aucun procès-verbal. Mais M. le docteur Lassègue, un aliéniste, a examiné le malade, et, dans un prochain courrier, nous vous ferons connaître le rapport dans lequel il conclut à la nécessité de placer M. Teulat dans un asile d'aliénés.

Le certificat du docteur porte: État mental douteux.

Et sur ce mot: *douteux*, on enferme d'abord.

Même conclusion de M. le docteur Gérard de Cailleux.

Le médecin de l'asile de la Villa-Evrard, M. Dagon certifie que « le nommé Teulat doit rester provisoirement à l'asile pour y être observé. »

Quinze jours après, le frère du prétendu fou apprend ce qui se passe; il parle de s'adresser à M. le procureur impérial, et, le lendemain matin, M. Teulat est libre. Sa guérison est d'autant plus miraculeuse qu'il n'a été soumis à aucun traitement, qu'il n'a même pas bu un verre de tisane.

Ici commence la discussion.

PETIT-JEAN.

## FUNÉRAILLES

DE LA FILLE DE L'EX-ROI DE NAPLES

(Correspondance particulière du Monde illustré.)

Monsieur le directeur,

C'est le mercredi 30 mars au soir que se firent les obsèques de la princesse Christine, née Marie de Bourbon, fille de l'ex-roi de Naples. On croyait généralement que la cérémonie se ferait en grande pompe, et partout aux abords du palais royal, dans les rues adjacentes et aux fenêtres des principales rues de Rome, une foule considérable s'appretait à jeter des fleurs devant le cortège de la jeune fille.

A neuf heures un quart, le char, portant le cercueil caché sous des fleurs, sortit du palais, mais pour se diriger par le plus court chemin vers l'église *Della Spiritu Santo Dei Napoletani*. Toute une suite de carrosses appartenant aux personnes de la plus haute distinction suivait le corbillard qui, outre le corps, portait un vieil archevêque de l'ancien royaume de Naples, avec plusieurs ecclésiastiques tenant des torches et des croix.

La foule, se voyant déçue dans son attente, se mit à courir après le cortège; plusieurs personnes furent renversées dans la bagarre, mais sans qu'il y ait eu aucun accident sérieux à déplorer; tout ce monde criait et gesticulait avec fureur, comme si on les avait volés.

Arrivé à l'église, le cercueil fut pris par quatre gentilshommes qui le déposèrent sur un catafalque orné de fleurs blanches, couronné d'un baldachin décoré de fleurs également. Mille lumières entouraient ce catafalque de forme carrée, et quatre statues d'anges tenant des guirlandes de fleurs, dans l'attitude de la prière, étaient placées aux quatre angles.

L'office fut de courte durée; les assistants se retirèrent aussitôt après, à l'exception des dames et des gentilshommes de la cour du roi détrôné, qui veillèrent le corps pendant la nuit, et ne le quittèrent que le lendemain après la messe célébrée par Mgr Gallo, archevêque de Patros.

Je vous envoie le croquis de la sortie du char funèbre du palais Farnèse, habité par la famille de l'ex-roi.

A. BONIFAZI.

## INSURRECTION EN CATALOGNE

DESTRUCTION DES TÉLÉGRAPHES — OCCUPATION DE LA VILLA DU MARQUIS DE CRUILLES

La gravure de notre première page retrace un des épisodes les plus saisissants de la dernière insurrection espagnole, celle qui avait jeté le gouvernement de Serrano dans une alarme si chaude, au commencement du mois. Le bourg de Gracia a été le théâtre des événements les plus saisissants de ce soulèvement qui s'est fait, comme tous les autres, aux cris de *Abojo las quintas!*

Gracia est à Barcelone ce que Montmartre, par exemple, est à Paris. C'est un point stratégique important, et sa promenade est regardée comme la clef de la capitale de la Catalogne, puisque de là on commande la ville entière. Les insurgés en avaient fait leur quartier général et l'avaient occupée dès le premier moment. Ils s'y étaient fortifiés et avaient barricadé toutes les rues aboutissant à la promenade. Pour les déloger de là, les troupes ont dû occuper la villa du marquis de Cruilles, et échanger pas mal de projectiles avec les Catalans révoltés. Le canon même a tonné, et neuf morts sont restés au pied des barricades.

Inutile de dire que dès les premières heures les fils télégraphiques avaient été coupés par les insurgés, de manière à intercepter les communications rapides entre Barcelone et Madrid. Cette précaution contre les transmissions électriques est aujourd'hui le commencement de toute insurrection.

Mais Gracia n'a pas été la seule banlieue de Barcelone où l'émeute s'est propagée. A San Felice del Llobregat, la maison commune a été saccagée et les





ROME. — Funérailles de la princesse fille de l'ex-roi de Naples. — Le cortège sort du palais Farnèse. — (D'après M. Bonifazi.)

archives brûlées. A Viladecans, les femmes ont aussi énergiquement protesté contre la conscription que celles de Gracia. A Martorell, l'attitude des habitants a empêché les autorités de procéder aux opérations du tirage au sort. A Vich, les jeunes gens exaspérés parcouraient la ville, musique en tête, précédés d'une bannière sur laquelle on lisait : *Abajos las quintas!*

L'alcaide et les conseillers municipaux furent for-

cés d'abandonner la Casa Consistoriale, et de laisser brûler meubles et registres. Ici, cependant, la cavalerie et l'infanterie arrivèrent assez à temps pour occuper militairement la place et le village, chasser les jeunes gens récalcitrants, s'emparer de leur drapeau, et rétablir l'ordre sans verser une goutte de sang.

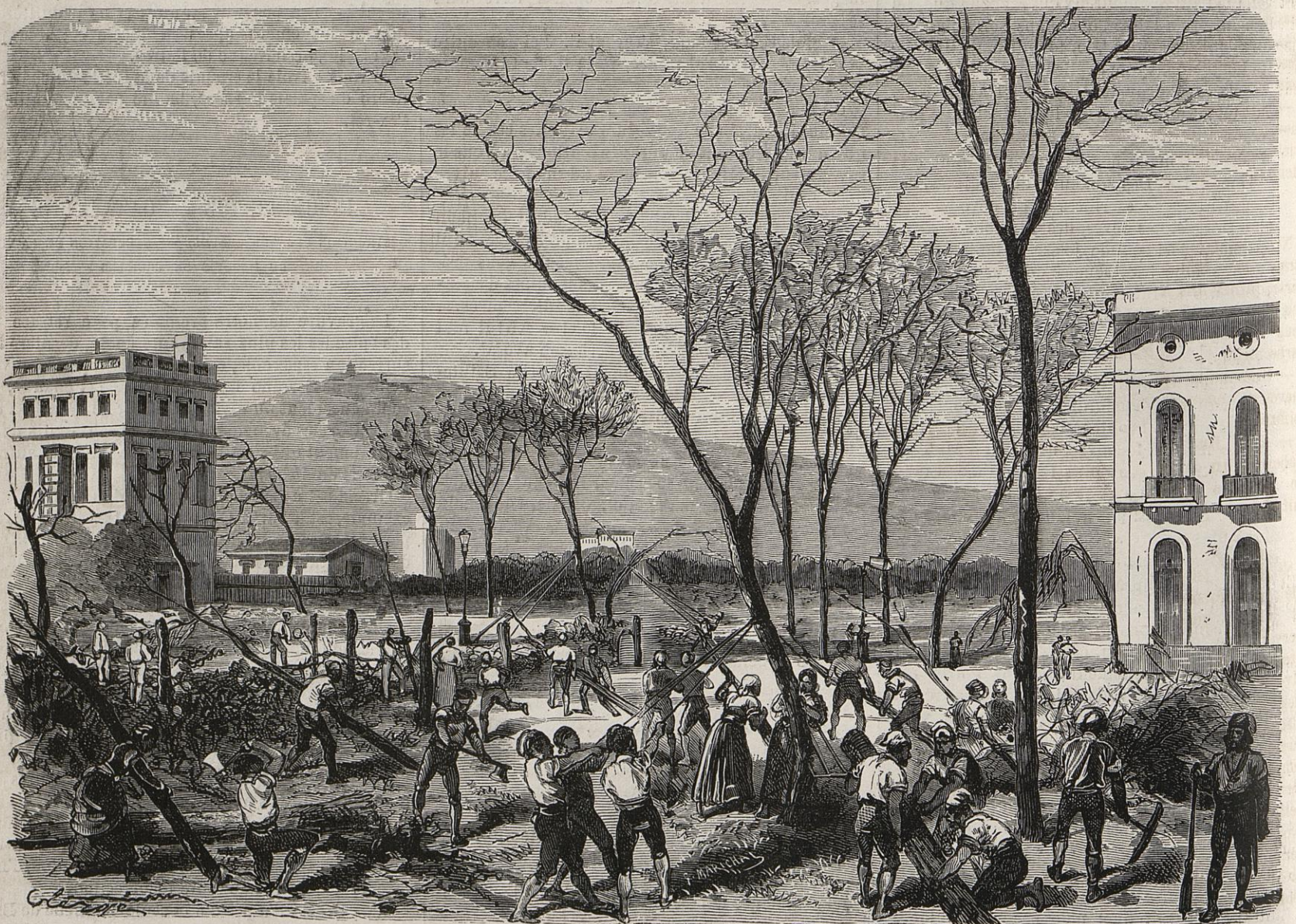
L'insurrection avait gagné toute la banlieue de Barcelone, et, dès le 2 avril, de pareils faits insur-

rectionnels s'étaient produits à Tordera y San Felice de Guixols, à Molins de Rey y Gelida, à Manlieu y el Ampurdam.

Partout la troupe avait pris ses quartiers, et l'insurrection avait été forcée de mettre bas les armes.

Aujourd'hui, force est restée au gouvernement, et l'ordre règne en Catalogne.

MAXIME VAUVERT.



ESPAGNE. — Les insurgés construisent une barricade dans la villa du marquis de Cruilles, à Gracia. — (D'après M. Padro.)



CHEZ LE COIFFEUR

PAR CRAFTY

Toujours pleines les officines de MM. les artistes capillaires! Au moment où j'entre, tous les sièges sont occupés, tous les clercs sont en exercice. Les ciseaux crient, les peignes s'agitent, les brosses frottent, les savonnets sont en mouvement. Le chef de l'établissement accueille les arrivants :

« Dans un instant l'on est à vous; en attendant, veuillez prendre un journal. Ne vous impatientez pas, monsieur, c'est l'affaire d'un instant. »

Que faire? Aller ailleurs? J'y trouverais autant de monde. Prenons patience, puisqu'on m'en a donné le conseil, et regardons, en attendant notre tour, les exécutés et les patients qui défilent sous nos yeux.

N° 1. — Un gros homme, une barbe de quatre jours en tête de clous, six cheveux au plus; il s'assied.

— Pour la barbe, Monsieur?

— Non, pour les cheveux, et une friction d'eau athénienne.

N° 2. — Un externe de Bonaparte, quinze ans à peu près, des cheveux à profusion, barbe nulle.

— Une coupe de cheveux, ou une coiffure?

— La barbe d'abord, un coup de peigne ensuite.

N° 3. — Dieu! que ce monsieur est joli, et quelle merveilleuse coiffure! Sur son front d'ivoire, deux mèches également divisées viennent s'arrondir sur ses

tempes; de chaque côté de la tête, des frisures serrées comme les mèches de l'astrakan encadrent ses oreilles, bordées le long de la joue par de tout petits favoris; sous le nez, des moustaches d'une finesse merveilleuse: un double coup de pinceau donné par Meissonnier. Dieux de l'Olympe! que ce monsieur est joli!

N° 4. — Un grand garçon, l'air timide, très-em-

barrassé des avances du commis qui lui tient la tête: — Nous avons, monsieur, du savon excellent pour la barbe: avec lui, il n'y a pas de mauvais rasoirs.

vos cheveux. Et avec cela, vous n'avez besoin de rien?

N° 5. — Un enfant de six ans, des cheveux superbes. Sa bonne l'accompagne.

— Pas trop court, n'est-ce pas, monsieur? Madame est très-fière des cheveux de son fils. Ne coupez que les pointes, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle. Et il taille, il élague, il rogne; l'enfant se lève. Comme coiffure à la malcontent, c'est assez réussi.

N° 6. — Cheveux en brosse, moustache considérable.

— Pour la barbe?

— Oui, et tâchez aujourd'hui de ne pas me râcler comme hier; j'ai eu la figure en feu toute la soirée. J'ai du sang sous la peau, moi; je ne suis pas comme tous vos petits crevés qui n'ont, ma parole d'honneur, que du sirop de gomme dans les veines.

— Bien, mon capitaine.

N° 7. — Celui-ci, c'est M. Bidauré, le porteur d'eau voisin.

— C'est pour la barbe de chamedî. Coupez-moi tout ça, mossieu le barbier, et n'économisez pas le savon.

— Non, monsieur Bidauré, mais à la condition que vous mettez moins d'eau dans le bois.

N° 8. — La série est épuisée;

à mon tour de me poser sur la sellette.

— C'est étonnant, monsieur, comme vous avez la tête sale. Notre extrait de l'ananas des îles, précieux contre les pellicules....

— Vous pouvez continuer, mon ami, je connais votre discours à l'avance, l'ayant entendu débiter tous les jours, depuis dix-sept ans, par l'un de vos collègues.



— Pour la barbe, Monsieur? — Non, pour les cheveux!



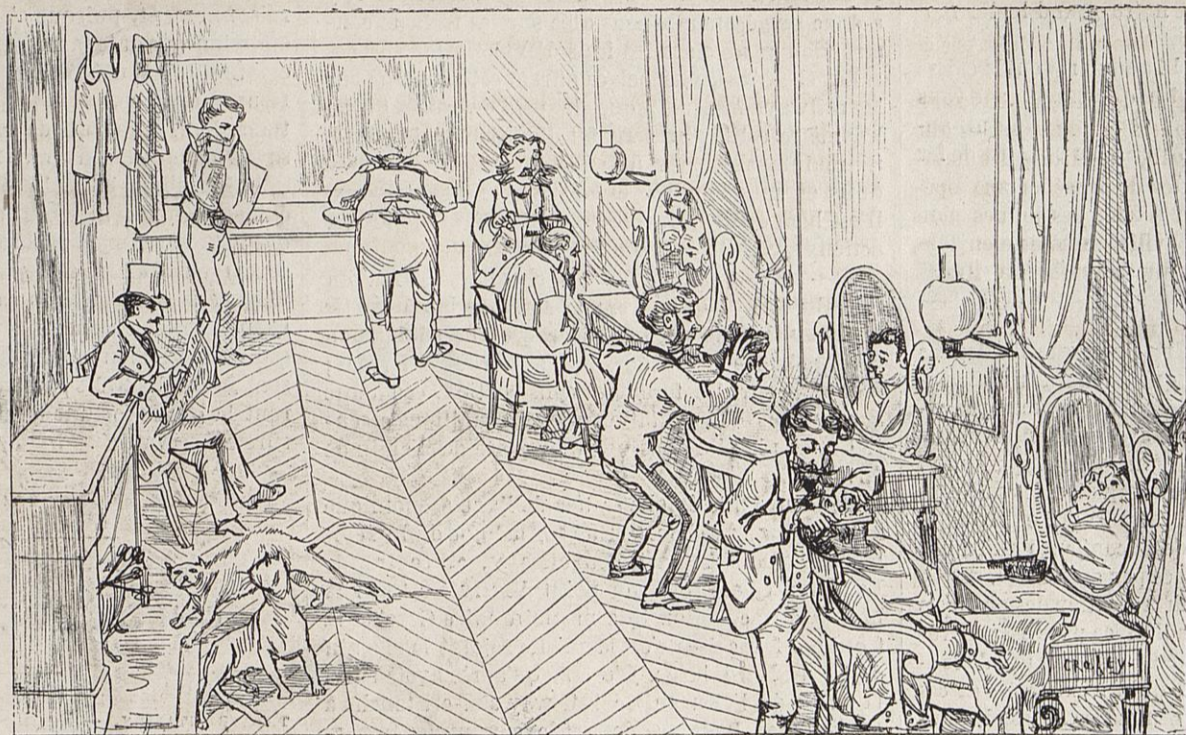
— Pour les cheveux, Monsieur? — Non, pour la barbe



Résultat obtenu après une heure de travail.



Le client timide, auquel un garçon intelligent trouve toujours moyen de placer une demi-douzaine de flacons.



CHEZ LE COIFFEUR. — (DESSIN DE CRAFTY)



Conseil de famille.



Et aujourd'hui, sacrebleu! ne me râcliez pas comme hier.



La barbe de l'Auvergnat. — Vous savez, Monsieur Bidauré, que votre bois est toujours mouillé.



— C'est étonnant comme monsieur a la tête sale! Nous avons une eau....

— Ah! — Oui, monsieur. Et pour la chevelure, la seule pommade qu'il soit permis d'employer est la préparation inventée par le chef de notre maison, « la Crème d'ananas au suc de laitue. » Monsieur veut-il en essayer?

— C'est que je suis pressé aujourd'hui.

— N'importe, monsieur, c'est l'affaire d'un instant que d'en faire une première application.

— Un autre jour.

— Point, monsieur. Voyez le brillant qu'ont pris



## Les chemins de fer du Sud-Est-Belge

Le peuple français perd chaque jour un peu de cette réputation de frivolité que lui ont faite les autres peuples. Nous devenons sérieux, et le côté pratique des questions économiques n'a plus rien qui nous effraye. Si nous tenons à faire grand, notre préoccupation est aussi de faire solide; et la science nous conduit par la main vers un but d'utilité générale, dont l'agréable sera surtout la part des générations futures. Si, de temps à autre, le *Monde illustré* donne une part de sa publicité aux choses sérieuses, il ne fait que répondre aux aspirations des masses dont les intérêts aujourd'hui, grands ou petits, sont tous liés à l'accomplissement de l'œuvre civilisatrice que le progrès a imposée à notre siècle.

De toutes les créations civilisatrices qui formeront la belle part de gloire de notre temps, les chemins de fer sont assurément les premiers à mettre en ligne. La vapeur dévore les distances, porte la vie et la civilisation dans les pays les plus engourdis par la routine, et contribue à cet échange continu de produits matériels, et d'idées dont nos ancêtres étaient loin de soupçonner la réalisation prochaine. Nous marchons, ou, pour mieux dire, nous brûlons le temps et l'espace, et c'est à la puissante remorque des locomotives que nous courons à notre but.

Les chemins de fer! voilà notre grand levier moderne.

Proposez à n'importe quel banquier, dont la caisse se respecte un peu, une affaire quelconque; il vous demandera, avant même que vous ayez fait un appel direct à ses capitaux: Est-ce d'un chemin de fer que vous voulez me parler?

S'agit-il d'établir une ligne?

Avez-vous une concession en portefeuille?

Que de sacrifices n'avons-nous pas faits en France pour mettre à vingt heures de vapeur nos frontières les plus éloignées?

Que de torrents, que de rivières, que de fleuves n'avons-nous pas franchis; que de tunnels n'avons-nous pas percés, que de vallées n'avons-nous pas exhausées, que de montagnes n'avons-nous pas abaissées pour relier à une autre une ville importante? Notre réseau n'est pas encore complet, et les millions qui se sont employés à construire ce qui existe déjà, n'en sont pas à se plaindre de la confiance qu'ils ont mise dans l'œuvre civilisatrice par excellence.

S'il est un pays au monde où la création des chemins de fer soit commandée au capital, ce pays est assurément la Belgique. Là, les ingénieurs n'ont pas de coûteux tunnels à percer, parce qu'il n'existe pas de ces contreforts granitiques qui, comme les Alpes, demandent à l'industrie la plus raffinée les engins les plus puissants et des délais ruineux pour les perforer. Le royaume de Léopold et un pays plat, est les viaducs, comme celui de Chaumont, sont chose de luxe. L'économie belge sait très-bien s'en passer, et il est rare qu'une ligne ait plusieurs ponts à construire. S'il s'agit de franchir un cours d'eau, c'est un tranquille canal ou bien une rivière, comme la Sambre et la Meuse, dont les allures sont loin de rappeler l'impétuosité du Rhin ou du Rhône. Les travaux d'art, pour parler le langage technique, sont rares en Belgique. Ils chargent peu les devis de premier établissement.

De plus, la Belgique est un sol que les minerais affectionnent. Le fer s'y trouve pour ainsi dire à fleur de terre, et les rails semblent se lever tout faits du laminoir avant que la vapeur les ait étirés entre deux cylindres. La houille y est en telle abondance que Mons et Charleroi ne savent plus qu'en faire, et envoient leur trop plein en France et surtout au frieux Paris.

Ah! ce n'est point là une de ces lignes aristocratiques dont chaque station est marquée par le nom ronflant de quelque antique cité

Dont l'enfance a dormi dans un berceau romain,

ou bien par le nom d'une de ces villes tapageuses où accourent les oisifs et les ennuyés de tous les pays. Non, la ligne du Sud-Est Belge, traverse et dessert un pays laborieux où fourmille, comme dans une ruche, une population industrielle qui, sur le parcours du chemin, dépasse 120,000 habitants.

L'agriculture a ses besoins d'exportation et d'importation que satisfera le chemin de fer du Sud-Est Belge, dont les principaux revenus seront demandés à l'industrie de la houille et du fer à la plus grande vulgarisation desquels il est surtout destiné.

Son tracé abrégé de 25 kilomètres la distance de 60 kilomètres qui sépare actuellement les charbonnages de la Basse-Sambre à la frontière.

La configuration presque horizontale du sol belge rend insignifiante la construction des remblais, les opérations de terrassement. On ne verra jamais en Belgique des tranchées comme celle de Tring en Angleterre, de Gudelbach et de Tabatsfen en Allemagne qui cubent 1,100,000; 1,000,000 et 860,000 mètres. Une pareille à celle qui se trouve à Poincy, sur le chemin de Strasbourg et qui cube 500,000 mètres, ne saurait s'ouvrir pour laisser passer un convoi brabançon.

Les constructions matérielles des railways en Belgique sont donc nécessairement à bon marché, puisque l'horizontalité de la voie n'est pas un problème à résoudre dans un pays plat, où ne se trouvent que des rampes insignifiantes, où les travaux d'art comme les ponts et les viaducs sont rares, où les tunnels de 4,620 mètres comme celui de la Nerthe sont des souterrains d'une impossibilité évidente. En outre, le bois pour les traverses s'y trouve facilement. Le fer des rails y est tout porté ainsi que le charbon nécessaire aux efforts de la traction. Il y a donc une économie constatée sur les frais de construction comme sur les frais d'exploitation.

Les chemins de fer belges offrent cet avantage sur les railways français, que le prix de revient d'un kilomètre est le plus souvent d'un tiers moins cher. Si, maintenant, pour une distance égale, les produits en marchandises et en voyageurs sont égaux, il est bien évident que les dividendes attachés aux actions seront trois fois plus considérables.

La nouvelle compagnie des chemins de fer du Sud-Est-Belge, qui ouvre sa souscription à partir du 20 avril, offre au public ce que la géologie a prodigué à ce sol prédestiné aux routes ferrées; économie sur les frais de construction, économie sur les frais d'exploitation; deux conditions essentielles de réussite dans une entreprise de chemin de fer.

La Compagnie établit sa tête de ligne économique à Gembloux, gros bourg situé sur la ligne du Luxembourg, entre Namur et Bruxelles, et, au centre, de Landen à Charleroi; son point d'arrivée est sur la Meuse, à une section intermédiaire entre Givet et la frontière française; c'est là qu'elle rejoint le chemin de fer du Nord belge. C'est là qu'après avoir suivi la vallée de l'Orneau, le rail way sud-est touche à Mazy, Onoz, Jemappe, dessert les communes importantes de Spy et de Moustier, franchit la Sambre, traverse les charbonnages de Ham, d'Hartimont, d'Auvellais, de Falissoles, jette un embranchement de deux kilomètres jusqu'à Tamines, centre de tous les chemins de fer qui desservent le bassin houiller de Charleroi, et où se trouve l'établissement des glaces d'Oignies. Enfin, la ligne vient à Fosses, passe par Graux, Meltet, Furnaux, Ermeton-sur-Biert, Flavion et Anthée, pour arriver enfin sur la limite des Ardennes. Ses wagons, en empruntant quelques kilomètres au chemin de fer français, pénètrent dans les départements des Ardennes, de la Meuse et de la Haute-Marne, où ils apportent la houille si nécessaire aux hauts-fourneaux de ces pays.

Les chemins de fer du Sud-Est belges suivent, on le voit le courant des gros transports: les charbonnages de la Basse-Sambre de la frontière à Givet. Le transport des houilles, des marbres, des minerais, des pierres à bâtir, sera désormais une charge moins lourde pour les industries françaises qui emploient toutes ces matières. Il y aura économie de distance, de temps et de ces frais grevant le prix de revient de la matière première. Notre industrie aura tout à gagner à la création de cette ligne, dont le but est vraiment d'utilité publique. Ce n'est pas là un chemin de luxe, mais de véritable nécessité commerciale et industrielle.

Une deuxième section, projetée du Sud-Est-Belge, doit lui fournir plus tard un second débouché, en se prolongeant des bords de la Meuse vers Bouillon, sur la ligne de Sedan à Lérrouville.

Tous ces avantages devaient sauter aux yeux des

financiers, si friands des chemins de fer. Mais les hauts barons de la spéculation ont été déçus. Le Sud-Est Belge a su se passer d'eux, et ses administrateurs, convaincus qu'en affaires une excellente garantie est préférable à un sentiment, quelque honorable qu'il soit, ont substitué la responsabilité matérielle des compagnies d'assurances à leur responsabilité morale. Ainsi, moyennant le paiement d'une prime déterminée, la compagnie d'assurances se charge de rembourser, en 87 annuités et à 750 francs, les actions du Sud-Est Belge, émises à 500 francs.

Pour lever enfin jusqu'à la moindre appréhension, et se conformer au décret royal de concession, les administrateurs se sont interdit de créer ces séries d'obligations privilégiées qui, dans toutes les entreprises, priment les droits des actionnaires fondateurs.

Voilà des innovateurs financiers qui, espérons-le, feront école. La moralité financière ne s'en trouverait peut-être pas plus mal en France et à Bruxelles aussi, car aujourd'hui certaines personnalités financières en sont arrivées à jouer avec les intérêts publics, comme un chat joue d'une souris. La gent trottemenne des petits rentiers, le *petit épargne*, comme on l'appelle en style de bourse, finit par trouver qu'on l'a suffisamment surmené. Il a soif de repos honnête, et le cherche dans une affaire menée honnêtement. C'est à lui d'avoir de la perspicacité, du raisonnement, puisque c'est du jour de sa première émission que date sa majorité financière. Son émanicipation lui a coûté cher quelquefois, mais l'expérience humaine, on le sait, n'est faite que de déceptions. C'est à chacun de savoir se conduire et de savoir conduire son argent.

Aujourd'hui, la lucidité d'une affaire doit être évidente, non-seulement pour les hommes spéciaux qui l'étudient, mais encore pour le public qui donne son argent. Il faut aux placements particuliers l'évidence de la solidité du capital. On l'a trouvé dans l'assurance et les chemins de fer du Sud-Est Belge qui ont eu le bon esprit de ne reconnaître qu'un seul genre de titres; les actions hypothécaires auront la bonne fortune d'inaugurer la nouvelle mesure conservatrice.

MAC VERNOLL.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN. — Reprise de *la Figlia del Reggimento*, opéra en deux actes, de Donizetti. — THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE: *Valse et menuet*, opéra comique en un acte, de Méry; musique de M. L. Delfès (16 avril); *le Secret de l'oncle Vincent*, opéra comique en un acte, d'Henri Boisseaux; musique de M. de Lajarte.

On a fait de la musique très-passable cette semaine, et un peu partout.

Mais la pièce curieuse, et de grande attraction, a été *la Figlia del Reggimento*, chantée par M<sup>me</sup> Patti au Théâtre-Italien. On ne m'obligera point à traduire en français *Figlia del Reggimento*, dont les syllabes transparentes laissent deviner une des partitions les plus en vogue à l'Opéra-Comique. Il paraît même que l'Opéra-Comique en avait interdit la représentation au Théâtre-Italien depuis environ dix-huit ans que M<sup>me</sup> Sontag s'y était montrée avec tant d'éclat. Mais des temps plus doux sont venus; la paix est signée entre les deux théâtres, qui, au premier aspect, ne semblent pas bâtis et institués pour se faire la guerre. A l'Opéra-Comique, on va voir *la Fille du Régiment*, tandis qu'aux Italiens on va écouter M<sup>me</sup> Patti dans *la Figlia del Reggimento*, ce qui n'est point le même genre d'agrément.

Par exemple, nous jurons bien que nous aurions deviné tout ce qui s'est passé dimanche au Théâtre-Italien. Étant donné un opéra su par cœur et une cantatrice connue depuis son *ut grave* jusqu'à son *fa aigu*, on n'est point embarrassé de trouver des phrases de feuilletton qui répondent à toutes les probabilités de la représentation. S'il fait beau ce soir-là, on peut s'aller promener sans crainte, sinon sans scrupules.



Pourtant, le sentiment du devoir (ne riez pas!), autant que l'appât d'un plaisir très-choisi, peuvent faire revenir sur ces velléités buissonnières.

Je n'en avais pas moins, et sans être un grand devin, prévu que le rôle de Marie siérait à M<sup>me</sup> Patti. Je l'entendais d'avance rire au nez du vieux Sulpice, et je la voyais faire la grimace à la marquise; je savais aussi le compte de toutes les doubles croches de son invention dont elle pointillierait les mélodies de Donizzetti. Car M<sup>me</sup> Patti ne chante jamais d'un meilleur cœur, ni encore d'une voix plus débridée, que quand elle fait une petite fille espiègle et désobéissante. Rappelez-vous son succès dans *Don Pasquale*.

J'aurais supposé, pourtant, qu'on lui aurait fait un accueil plus chaud. Mais le public a ses jours; en cela il est femme.

Où on est tombé d'accord, c'est à reconnaître que la voix de M<sup>me</sup> Patti n'a jamais été d'une plus belle vibration ni d'une émission plus franche. Un pur cristal, dirait M. Prud'homme. Les notes graves ont même acquis une vigueur et une chaleur qu'elles n'avaient pas. Et la cantatrice le sait bien: aussi n'est-ce pas à elle que je fais part de cette intéressante découverte? Je pourrais même, à ce propos, lui reprocher de n'avoir point observé l'*alargando* qui est de tradition aux quatrième et cinquième mesures de l'air: *Salut à la France*...

— L'Athénée vient de donner un petit acte très-coquet et qui s'appelle d'un nom de ballet: *Valse et Menuet*. On y danse, en effet, la valse et le menuet: la valse, cette convulsion rythmée; le menuet, cette révérence réglée.

C'est Méry qui avait écrit la pièce; ce qui ne veut pas dire qu'elle est aussi comique que s'il l'eût racontée lui-même en maître causeur qu'il était. Pourtant on y rit, et d'un rire qui, pour n'être pas arraché par les procédés violents, n'en est que de meilleur aloi.

Mais le livret de Méry en prend bien à son aise avec l'histoire; il fait naître la valse et le menuet à la même heure, dans la même ville de Darmstadt, et chez la même danseuse. Ce n'est pas que ces anachronismes me choquent. J'en prends même parfaitement mon parti, ainsi que le marquis de Varenne, qui engage la danseuse pour le compte de S. M. Louis XV, et qui avec elle produit d'un coup à Versailles la valse et le menuet.

D'ailleurs, le but évident de l'auteur a été de fournir aux chanteurs l'occasion, non de chanter, mais de jouer du violon. De fait, M<sup>lle</sup> Singelée et le baryton Aubery se passent tour à tour le stradivarius et en jouent pour de vrai, au grand contentement du public.

Dans cette opérette où tout va par paire, il y a deux morceaux principaux qui sont une valse et un menuet (l'affiche nous en avait déjà prévenu.) La valse est assez primitive de forme; mais enfin elle est sensée être la première qu'on ait jamais composée. Quant au menuet, il est d'une grâce achevée. M. Deffès, dont la musique est souvent assez pâle, a été plus heureux que de coutume. On remarque encore dans sa partition une romance pour ténor et un trio tourné fort élégamment.

Une heure auparavant, on donnait le *Secret de l'oncle Vincent*, opéra comique qui eut autrefois du succès au Théâtre-Lyrique, et qui en a encore en province. Malheureusement, l'exécution en est plus que faible à l'Athénée, et telle que la musique en est méconnaissable. C'est un grand dépit que nous en éprouvons pour l'auteur, qui est M. de Lajarte, notre érudit et judicieux confrère du journal *le Public*.

ALBERT DE LASALLE.

### Les Magasins de la Ville de Saint-Denis

La maxime qui dirige la Ville de Saint-Denis semble être: Annexer, toujours annexer! En effet, cette maison va toujours s'agrandissant; elle a fait de nouveau craquer sa ceinture de murailles, et menace de tout envahir. Voilà une Prusse commer-

ciale qui commence à inquiéter les grandes puissances de la nouveauté.

Et cependant, sa devise n'est pas celle M. de Bismarck: *Annexion par le fer et par le sang*. Ces accaparements sont tout pacifiques; ses armes sont le bon goût et la conscience commerciale.

D'ailleurs, l'étendue des conquêtes ne se mesure pas toujours à l'énergie des moyens.

Son Exposition de la saison printanière réunit tout ce que l'industrie du tissage peut offrir de plus séduisant. Devant la série de ses longues devantures, la timide jeune fille et l'élégante grande dame s'arrêtent émerveillées, tentées. Et comme, entre le péché, si péché il y a, et la tentation, il n'y a que l'épaisseur d'un fil de soie ou de lin, il ne faut pas s'étonner si, par ces beaux jours de brillant soleil, les magasins de la *Ville de Saint-Denis*, quoique successivement agrandis, se trouvent un moment trop petits. Dans ses innombrables rayons sont rangées les étoffes les plus riches et les étoffes les plus modestes.

Un tissu qui lui fait le plus grand honneur, c'est le *Montjoye-Saint-Denis*, magnifique étoffe de soie, noir brillant et velouté, chef-d'œuvre de l'industrie lyonnaise. Vous le connaissez à ses lisérés blanc et cerise; c'est là sa modeste mais patriotique décoration; l'oriflamme de Jeanne d'Arc brillait d'un rouge vif, et les couleurs royales étaient le blanc, au temps de l'expulsion des Anglais, comme jusque sous la Restauration.

Autre succès: pour le printemps, la toile de soie écrue. La Ville de Saint-Denis fait de la poésie sans s'en douter, avec cette toile havanaise et mexicaine qui doit parer la jeune fille comme le pétale pare la fleur.

Ces cretonnes, ces taffetalins, ces popelines, ces fussorets, ces casimirs, ces armures, ces valences, ces grisailles sont, à juste titre, nommés étoffes de fantaisie. Quelles nuances suaves! quelle fraîcheur de tons! quelle exquise délicatesse dans les dispositions!

Quant aux costumes et aux confections, jamais le goût n'a rien inspiré de plus gracieux et de plus réussi. Voilà de l'élégance à donner bien des tentations.

Entre mille, signalons les confections dont la coupe et les ornements ont été inspirés par l'Impératrice, qui a fait aussi sa campagne d'Égypte, campagne fructueuse pour la mode féminine.

Encore un peu, et dans le monde élégant, comme dans celui des fortunes modestes, on ne jurera plus, ainsi qu'on le fait dans l'opéra de *Charles VI*, que par *Montjoye-Saint-Denis*!

### CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Même elle avait encore cet éclat emprunté  
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage  
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Chaque jeune fille, en récitant au couvent ces vers du songe d'Athalie, a appris que les reines de l'antiquité ne dédaignaient pas de recourir aux subterfuges pour paraître toujours jeunes et belles. Hélas! il n'est pas besoin d'être reine, et reine de l'antiquité, pour vieillir: c'est le sort commun; mais, comme on aime toujours à paraître le plus longtemps possible jeunes et fraîches, on emploie les mêmes moyens. Qui sait? peut-être aussi les mêmes produits. Pourquoi le *rose de Chypre* et le *blanc de Paros* de la maison V. Rochon, rue de la Paix, et l'art de les employer, qu'on indique dans ses salons discrets, ne seraient-ils pas des secrets dérobés à l'antiquité!

De perfectionnements en perfectionnements, nous sommes arrivés à la machine à coudre de Wilcox et Gibbs (boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta). De son mécanisme ingénieux aux machines qui l'ont précédée, il y a la différence de la lourde diligence à la locomotive aux ailes embrassées.

La machine Wilcox a résolu le problème difficile du travail sans fatigue. Elle brasse de l'ouvrage avec une rapidité jusqu'alors inconnue. Son élégance la rend digne de figurer au salon: aussi les

femmes du monde l'ont-elles adoptée avec empressement.

Quand vous entrez à la Reine des Abeilles (rue Scribe, à l'angle du boulevard des Capucines), votre odorat est charmé par de suaves émanations d'essences florales qui transportent votre esprit dans le pays des rêves où l'idéal est toujours riant. Si vous passez à la réalité, vous trouvez les crèmes, les savons auxquels vous devez la conservation de votre beauté.

A tout seigneur tout honneur. C'est d'abord le savon de thridace, dont la réputation est universelle: cette composition revivifie le tissu dermal, le polit, le satine et le veloute; ensuite, la crème Pompadour, qui rend au teint sa fraîcheur et sa pureté; puis la fleur de riz rosée de S. M. l'Impératrice, qui rafraîchit le visage, lui donne la blancheur du lis et le fait resplendir; enfin, la crème froide mousseuse, la poudre de fleur de lis, le cold-cream au lis de Kachemyr, etc., etc. Quelle riche nomenclature, interrompue par ces *et cætera*!

Comtesse A. DE BORETTY.

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR  
4, place du Théâtre-Français, 4

**Les portraits cosmopolites**, par le marquis de Villemer. — Don Juan Prim. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Pie IX. — Le père Hyacinthe. — Maréchal Narvaez. — Dora d'Istria. — Charles Baudelaire. — Hector Berlioz. — Maréchal O'donnel.

Un volume in-18 anglais. — Prix: 3 francs.

**Les jolies actrices de Paris**, par PAUL MAHALIN. — A. Patti. — Marie Rose. — Léonide Leblanc. — Manvoy. — Neveux. — Irma Marié. — Blanche Pierson. — Daudoir. — Abingdon. — Nilsson. — Céline Montaland. — H. Schneider. — Victoria Lafontaine. — Mielan Carvalho.

Un beau volume in-18 Jésus, avec portraits. — Prix: 3 francs.

4 francs par an

### LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

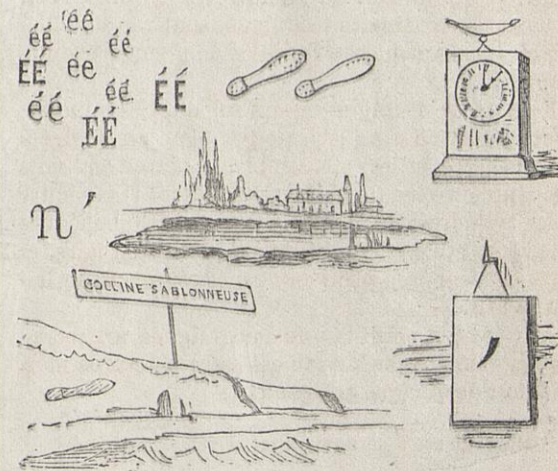
Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870 et le Manuel des emprunts d'État.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

### LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

### RÉBUS



### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Sachez obéir avant de commander.



## MADEMOISELLE GULOTEN

En vérité, il serait difficile de passer huit jours à Paris sans voir se dessiner à l'horizon une originalité quelconque. Aujourd'hui c'est ceci, demain, ce sera cela! Toujours du nouveau, de l'étrange, du merveilleux. Et, en somme, cela se comprend; Paris, capitale de l'Europe, produit, en quelque sorte sur les intelligences, l'effet du pôle sur l'aiguille aimantée; c'est le point vers lequel, dans le monde entier, tous les regards se dirigent.

A lui les bizarreries et les merveilles, à lui le cœur et l'esprit : à lui tout.

L'on parle d'originalité, en voici une. Il s'agit d'une femme.

Figurez-vous une femme, jeune et charmante, et dont la naissance, mystérieuse jusqu'à ce jour, a quelque chose de vraiment romanesque. D'où vient M<sup>lle</sup> Elise Guloten? A quelle classe de la société appartient-elle? A la plus aristocratique, si l'on juge la question en voyant la personne; à mieux que cela encore, si l'on cherche à pénétrer l'ombre du mystère qui l'entoure.

M<sup>lle</sup> Elise Guloten, qui a poussé jusqu'au merveilleux l'étude de la chiromancie, était encore enfant, lorsque le secret de sa naissance lui fut tout à coup révélé. Ces révélations firent une telle émotion à la jeune fille, qu'elle fut prise de crises nerveuses et qu'elle resta dans un sommeil léthargique pendant près de vingt-quatre heures. On ne tarda pas cependant à s'apercevoir que ce sommeil, que l'on attribuait à la maladie, avait pour cause un état de somnambulisme très-naturel.

Quelques années plus tard, M<sup>lle</sup> Guloten, prise d'une belle humeur de voyager, parcourut le vieux et le nouveau monde. Son éducation, hors ligne déjà, se compléta tout à fait; elle apprit tour à tour les principales langues européennes. Mais il arriva une chose bien simple : elle dut songer un

M<sup>lle</sup> Elise Guloten.

jour à profiter de tous ses moyens pour vivre. N'avait-elle pas à sa disposition la véritable source de la fortune : l'art et la science de la chiromancie... D'abord, elle donna des consultations aux personnes de son entourage; puis, sa réputation devint telle que, de toutes parts, on accourut pour la voir et la consulter.

A Berlin, à Saint-Petersbourg, à Vienne, à Londres, elle obtint un succès inouï.

Je disais que M<sup>lle</sup> Elise Guloten était une originalité; je me trompais : — c'est un type. Elle ne vient point chercher la consécration de son talent à Paris. Le grand monde parisien sait trouver, rue de Rivoli, cette jeune femme charmante qui fait de la chiromancie une science et un art; car, à peine arrivée, il n'était bruit que de sa venue.

Balzac a dit ou a fait dire par l'un de ses héros : « Il y a des choses indéfinissables de prime abord pour le vulgaire, et ces choses, éclairées par l'intelligence et le génie, deviennent tout à coup des merveilles de vérité...

C'est cela.

C. É.

**UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.**  
*Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir *franco* dans toute la France et l'Algérie.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure *franco*, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la *Chemiserie spéciale*, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

Le Crédit Lyonnais publie chaque semaine une Circulaire financière contenant tous les renseignements qui peuvent intéresser les porteurs de rentes, actions, obligations, et guider les capitalistes qui veulent employer leurs fonds avec sécurité. Cette circulaire est envoyée **gratuitement** à toute personne qui en fait la demande. — *Écrire au Crédit Lyonnais*, 6, boulevard des Capucines, Paris.



Quelques toilettes de printemps de la Ville de Saint-Denis.